

La basilique de Saint-Marc, à Venise.

temple de la vieille loi, une église biblique plutôt que chrétienne, avec quelque chose de farouche et de barbare, avec toutes sortes de ressouvenirs byzantins mêlés à je ne sais quelle prodigalité mérovingienne; une basilique du mont Athos, décorée par saint Éloi, d'après les idées de Constantin ou sur les plans du roi Dagobert!

Saint-Marc a cinq coupoles. La coupole n'est pas rare en Italie : à Padoue, Saint-Antoine en a sept, et Saint-Justin huit. L'écrasement de celles qui couronnent Saint-Marc leur donne un caractère particulier, et le luxe de la décoration se joint à l'étrangeté de l'architecture pour faire songer à l'Orient. Les incohérences y fourmillent. Les chevaux de bronze, ou plutôt de cuivre, gratuitement attribués à Lysippe, furent enlevés en 1205 à l'hippodrome de Constantinople, où ils étaient parfaitement à leur place, pour venir surmonter le portique de ce temple chrétien, où ils sont complètement déplacés. Les grandes mosaïques de la façade, exécutées dans les styles les plus divers, et où un *Jugement dernier* de 1836 avoisine une vue de la basilique du XIII^e siècle, sont séparées par des bas-reliefs antiques où figurent Hercule et Cérès. A l'angle, du côté de la Piazzetta, on voit le fameux groupe de porphyre connu sous le nom d'Harmodius et Aristogiton. Et tout cela se fond dans l'harmonie de l'ensemble. Aucun de ces détails bizarres ne choque l'œil et ne fait disparate.

Il y a, dans cette façade sans modèle et, malgré tout, sans rivale, bien d'autres singularités, dont s'indigne le savant architecte qui s'est déjà indigné tout à l'heure devant la façade du palais ducal. Croiriez-vous que « les pieds-droits des portails sont ornés de deux étages de colonnes corinthiennes, courtes, trapues, tout bonnement superposées?... Ici, deux colonnes en portent trois; là, trois autres n'en portent que deux, et ainsi du reste. C'est, de la part du constructeur, comme un parti pris de violer à plaisir les lois de l'équilibre des corps, de choquer les yeux et la raison... En résumé, une multitude de colonnes à peu près inutiles à la construction, rassemblées là sans goût, sans symétrie même, les éléments les plus incohérents, les plus disparates, recueillis

de bric et de broc et entassés à l'aventure, comme dans un musée de province, tel est pour la façade l'ensemble de cette singulière construction. »

Naturellement le président de Brosses, en homme de goût, maltraite fort aussi la pauvre façade, et je ne sais, en vérité, comme elle s'y prend pour charmer le regard, après tant d'anathèmes aussi justement mérités.

En pénétrant sous le vestibule, qui est une adjonction au temple primitif, dont il complique et obscurcit le plan tant qu'on n'est point parvenu à s'en rendre compte, l'impression première s'accuse de plus en plus : c'est toujours la même richesse poussée jusqu'à la profusion, le même entassement de dépouilles historiques, amassées comme des ex-voto, et la même harmonie dans l'incohérence. Au-dessus de la grande porte d'entrée se dresse la figure gigantesque de saint Marc en habits pontificaux. Dans les angles, dans les demi-lunes, sur les frises, partout, des anges, des docteurs, des prophètes, des évangélistes, tout un monde de figures majestueuses et sévères exécutées d'après les cartons de Salviati, de Pordenone et du Titien, par ces frères Zuccati dont George Sand nous a conté la romanesque histoire en ses *Maîtres mosaïstes*. Il faudrait passer tout un jour à les examiner. A cinq ou six reprises différentes, j'y suis revenu, durant plusieurs heures, et je ne pouvais traverser le vestibule pour entrer dans l'église sans m'y sentir longuement arrêté. A gauche, les tombeaux de trois vieux doges peu illustres, et le sarcophage du dernier doge de Venise, le plus grand de tous, le noble Manin, dont les cendres ont été reprises à l'exil pour venir reposer dans sa patrie libre. Le péristyle s'ouvre dans l'église par trois curieuses portes marquetées d'argent : l'une a été enlevée à Sainte-Sophie; une autre est flanquée de colonnes extérieures, qui sont venues, dit-on, du temple de Jérusalem, en passant par Constantinople.

Franchissons le seuil. Le vaisseau n'a pas les voûtes hardies ni les larges proportions de nos grandes cathédrales; il paraît étroit et écrasé. Les piliers sont massifs, les petites coupoles resserrées et comme blotties entre de grands arcs

aux développements énormes, de lourds et immenses pendentifs. L'effet produit par Saint-Marc tient à de tout autres moyens que ceux des basiliques ordinaires. On pénètre dans une sorte d'obscurité radieuse et de resplendissement mystérieux, comme dans l'intérieur d'une châsse. L'or, le marbre et le bronze rayonnent de toutes parts d'un éclat fauve, amorti, estompé, fondu par le temps et par l'ombre. Quarante mille pieds carrés de mosaïques revêtent le parvis de ce sanctuaire, sur lequel se dressent, comme une forêt, cinq cents colonnes de porphyre, de jaspe, de serpentine et de vert antique. Le pavé, qui semble flotter sous les pas comme les vagues de la lagune, est fait tout entier de mosaïques si bien unies que les ondulations d'un sol mouvant n'ont pu les disjointre, et dans la composition desquelles entrent toutes les plus riches variétés du marbre, depuis la lumachelle et le turquin jusqu'au lapis-lazuli.

L'œil éperdu, rassasié de formes, saturé de couleurs, empli d'un grand éblouissement vague et doux, étrange et mystique, ne sait où s'arrêter dans cet harmonieux fouillis de matières précieuses, travaillées par un art plus précieux encore. S'il se tourne à droite, il rencontre le bénitier de porphyre, dont la base est formée d'un autel antique autour duquel s'enroulent des dauphins, et le baptistère, tapissé tout entier, des dalles à la voûte, de mosaïques sur fond d'or, avec son grand bassin de marbre fermé d'un couvercle de bronze aux charmants bas-reliefs, que surmonte l'effigie de saint Jean-Baptiste. S'il se retourne à gauche, il aperçoit tout d'abord, adossée à l'un des premiers piliers de la nef, la petite chapelle du Crucifix et sa colonne de porphyre noir et blanc; plus loin, la chapelle de Notre-Dame-des-Mâles (tout ici, jusqu'aux noms, offre la même physionomie et le même accent) et son triptyque de marbre sculpté; puis la chapelle abandonnée de Saint-Isidore, et son grand arbre généalogique de la Vierge; enfin, en revenant vers le chœur, l'autel de la Madone, avec sa vieille image grecque de la Panagia, ses candélabres de bronze et ses bas-reliefs du XII^e et du XIII^e siècle.

Le chœur est isolé de la nef par un soubassement de marbre surmonté de huit colonnes et dont l'architrave supporte une longue file de statues, alignées à droite et à gauche d'un grand crucifix d'argent massif. On y pénètre en passant entre deux charmants petits autels que P. Lombardo sculpta, vers la fin du xv^e siècle, de son ciseau le plus fin et le plus délicat, et deux lourds ambons, dont l'un servait jadis au doge pour haranguer la foule. Les plus rares et les plus riches ornements ont été réservés pour le sanctuaire. Je ne parle ni



Intérieur de Saint-Marc.

des stalles en marqueterie, ni des figures de bronze des frères Jacobello et de Sansovino, ni de vingt autres détails qui finissent par lasser la curiosité elle-même. Mais comment ne pas dire un mot, avec la brièveté dont un tel entassement de merveilles m'impose la loi, de ces deux précieux *ciboria*, l'un, — celui qui fait un dais au maître-autel, — de vert antique, couronné de fines statuettes et supporté par des colonnes de pentélique où le ciseau d'un artiste du xi^e siècle déroula des scènes de la vie du Christ; l'autre, — celui qui s'élève au chevet de la basilique, — en bronze et soutenu par quatre colonnes torses d'albâtre oriental, d'une transparence presque cristalline, que la tradition prétend arrachées, comme celles du vestibule, aux débris du temple de Salomon?

Le trésor du sanctuaire est la fameuse *Pala d'oro*, placée derrière le maître-autel, qu'elle dépasse et domine. « C'est, dit-on, une icône formée de lames d'or massif, sur lesquelles sont peintes en émail des figures barbares, style du Bas-Empire, encadrées dans des niches où ruissellent les diamants, où resplendissent les rubis, les améthystes, les perles, les topazes, les cornalines, l'opale, la turquoise, l'émeraude, le saphir¹. » On ne découvre qu'aux jours de grandes fêtes ce monument plus vénérable encore par son antiquité que par sa richesse, mais un peu gâté par des restaurations modernes; et l'on imagine sans peine l'effet que doivent produire, dans la perspective lointaine et mystérieuse, à la lueur des cierges, ces figures hiératiques noyées dans un flamboiement d'or et de pierreries. Aux jours ordinaires, la *Pala* se cache dans une sorte d'écrin, dont le revers est une curieuse peinture sur bois de la première moitié du xiv^e siècle. Ce précieux monument de l'ancien art vénitien, divisé en un grand nombre de compartiments, dont la plupart sont encore consacrés à la gloire de saint Marc, est la seule peinture à l'huile de la basilique.

Si l'on s'avance jusqu'à la sacristie, de nouvelles merveilles ravivent l'admiration fatiguée. Le couloir lui-même est richement décoré de mosaïques, de colonnes, de balustrades, de statues. On va voir, comme un des chefs-d'œuvre de Sansovino, la porte de bronze où se dessine le masque impudent de l'Arétin. Rien de plus vivant que cette tête effrontée, ce front fuyant, ce regard railleur et ces lèvres de satyre. Quand une fois on l'a vue, on connaît l'homme. Mais quelle idée singulière d'aller la mettre en pareil lieu, parmi les figures des prophètes ou des évangélistes condamnés à l'ignominie d'un aussi impur voisinage, et de se compromettre soi-même en affichant sa propre effigie côte à côte avec celle d'un pareil personnage!

Je suis descendu à la chapelle souterraine, rouverte depuis quelques années, après une fermeture de plusieurs siècles

¹ Ch. Blanc, *De Paris à Venise*, Hachette, 1 vol. in-12.

causée par l'envahissement des eaux. C'est là que reposait jadis, dans un cercueil de marbre blanc, le corps du patron de Venise, auquel le maître-autel sert maintenant de tombeau. C'est là aussi qu'on gardait ce fameux Évangile de saint Marc, écrit sur papyrus, que le savant Montfaucon faisait remonter au moins jusqu'au iv^e siècle. Malheureusement l'humidité du lieu mit ce rare manuscrit en tel état qu'il était impossible d'y lire deux mots de suite et de tourner un feuillet sans risquer de tout faire tomber en pièces. On a cimenté les murs et les voûtes de la chapelle pour la protéger contre le retour des filtrations souterraines; mais l'eau de la mer a revêtu d'une croûte saline les innombrables colonnettes de marbre grec qui lui servent d'ornements et de soutien.

J'ai visité aussi le trésor, auquel donne accès une porte de style arabe. Un vieux prêtre m'a montré les perles de cette collection, aujourd'hui bien réduite : la couverture en or, avec images cloisonnées, d'un ancien évangélaire qui vient de Sainte-Sophie; la grande et magnifique épée envoyée par le pape Alexandre VIII à François Morosini, surnommé *le Péloponésiaque*, le héros de Candie et le dernier des Vénitiens; un vase de granit portant gravé en caractères cunéiformes, dans le sens de sa hauteur, cette inscription qui lui donne une antiquité presque fabuleuse : *Artaxerxès, grand roi*; un devant d'autel en argent doré, de l'époque romaine, d'un très beau travail, dont on revêt, dans les grandes fêtes, le maître-autel de l'église; le siège de saint Marc, en pierre, transporté d'Alexandrie à Venise vers le milieu du xiii^e siècle; deux candélabres, d'une richesse et d'une finesse d'exécution extrêmes, œuvre des élèves de Benvenuto Cellini; une urne cinéraire en albâtre oriental; une grande turquoise dont on a fait un vase monté sur or; un ancien et précieux calice de la communion sous les deux espèces, et une multitude d'autres objets en cristal de roche, rubis, agate, onyx, jaspe ou porphyre. Néanmoins, malgré sa richesse, le trésor reste au-dessous de l'attente inspirée par tout ce qu'on a vu jusque-là : ce n'est point seulement parce qu'il a été dispersé sous la révolution, mais aussi parce que le vrai trésor de Saint-

Marc, c'est cet incomparable ensemble de richesses qui ornent la basilique depuis sa façade jusqu'à son chevet.

Oui, Saint-Marc est le grand trésor où Venise a, pendant des siècles, accumulé toutes ses dépouilles opimes, tout l'effort de son art, comme tout le fruit de ses courses et de ses conquêtes à travers le monde. C'est une châsse qu'elle a enrichie et parée avec amour; c'est un livre de marbre et de bronze, de porphyre et d'or, monument de patriotisme et de foi, où elle est venue écrire sa gloire page à page, en la consacrant à Dieu. Sans rien avoir, je l'ai déjà dit, de la grandeur sévère ni de l'idéale beauté qui caractérisent nos vieilles cathédrales, cet admirable musée religieux s'est fait une harmonie étonnante de toutes ces épaves sacrées et profanes, européennes et orientales, barbares et civilisées, ramassées çà et là et rapprochées les unes des autres, pour ainsi dire, au hasard, comme il s'est fait une originalité profonde avec tous ces éléments empruntés. Il parle à l'âme en parlant aux sens; il frappe l'esprit en éblouissant le regard. Loin d'accuser la décadence de la foi, comme ces églises qu'un luxe de mauvais goût fait ressembler à des salles de concert ou d'opéra, sa richesse en démontre l'ardeur et l'élan. L'esprit de Dieu flotte sur ce chaos.

C'est surtout pendant un office à Saint-Marc que se produit cette irrésistible impression. L'église a son rite, qui vient d'Alexandrie, comme son glorieux patron; elle a ses cérémonies spéciales et son chant d'une beauté bizarre, qui s'assortit parfaitement à l'architecture et à la décoration de l'édifice. Dans la fumée de l'encens, les mosaïques barbares de la voûte et des murs, le Christ gigantesque de l'abside, saint Marc avec son lion ailé, saint Jean et son aigle, Hérodiade en robe rouge fourrée d'hermine, Lazare vêtu de son linceul, tous les fantômes de l'Apocalypse, les archanges, les prophètes, les docteurs farouches, aux formes amaigries et aux yeux menaçants, semblent se détacher de leur cercle d'or et s'animer pour faire cortège au *patriarche* de Venise. Ce caractère oriental, qui est celui de la ville elle-même, se retrouve dans un grand nombre de ses églises et jusque dans

leurs vocables. Venise a son église grecque (San Giorgio de' Greci), et son église arménienne à San Lazaro. A l'imitation des pays byzantins, et contrairement aux coutumes latines, elle a placé plusieurs de ses temples sous l'invocation des saints personnages de l'Ancien Testament : saint Zacharie, saint Job, saint Moïse et saint Jérémie. Après le palais ducal et Saint-Marc, il faudrait visiter jusqu'à la dernière les innombrables églises de la ville, pour bien connaître ce génie à la fois sensuel et mystique qu'elle a porté dans l'art religieux ; car il n'en est pas une, pour ainsi dire, fût-ce la plus humble et la plus inconnue, qui n'ait quelque chose à montrer, — une façade, un campanile, le tombeau d'un grand homme, la toile d'un maître.

Passons rapidement en revue les plus belles et les plus célèbres à divers titres.

Au premier rang se présente San Zanipolo (Santi Giovanni e Paolo), le Westminster ou le Panthéon vénitien. Sur la place qui la précède, se dresse la fière statue équestre de Colleoni de Bergame, œuvre du Florentin Andrea Verocchio, fondue en bronze par le Vénitien Alex. Leopardi, qui l'a juchée sur un très haut et très élégant piédestal de marbre. Colleoni était un de ces rudes *condottieri* du xv^e siècle, qui mettaient leurs épées à la disposition du plus offrant et dernier enchérisseur. Il mourut au service de Venise, après l'avoir combattue, non sans avoir pris la précaution de léguer lui-même à la république une partie de ses immenses richesses afin qu'elle lui élevât une statue. Cet admirable morceau, aux lignes énergiques et sévères, a plus fait pour la gloire de Barthélemy Colleoni que toutes ses batailles.

L'église est tapissée, des dalles à la voûte et du porche à l'abside, de mausolées qui appartiennent à toutes les époques et à tous les styles. On y peut suivre, siècle par siècle, l'histoire de Venise et les transformations de l'art, depuis le monument du doge Michel Morosini, où fleurissent encore les délicates élégances du bel art gothique, autour du héros qui sommeille étendu sur le dos et les mains jointes sur sa poitrine, jusqu'au tombeau des deux Valier, où s'épanouissent,

sous un ciseau très habile et très souple, toutes les mignardises contournées, toutes les aimables fadeurs et toutes les grâces *rococo* du XVIII^e siècle. Ici c'est le grand art de la Renaissance, avec son goût pittoresque, sa poésie sobre et sa richesse contenue; là c'est le style pompeux et l'expression théâtrale du siècle suivant. Dix-sept doges, sans parler des généraux et des savants, sont enterrés à San Zanipolo; tous ont leurs tombeaux et leurs statues. Quelques-uns de ces monuments sont de proportions énormes, et c'est par douzaines qu'on y compte les figures. Arcades ogivales et fleuronées, tourelles, clochetons, sveltes colonnettes, niches à coquille, arcs de triomphe, lits de repos et lits de parade, alcôves à rideaux de soie et à draperies brodées, arabesques, bas-reliefs, colonnades ioniennes, doriennes et corinthiennes, bustes et statues équestres, dorées de pied en cap, toutes les inventions de l'art et toutes les formes de mausolées s'y rencontrent. Le visiteur marche environné d'un cortège de héros, qui font revivre autour de lui les grands siècles de la république.

Mais ces monuments n'ont rien de funèbre. Ils éveillent la pensée de la gloire plutôt que celle de la mort; ils ont l'éclat joyeux et vivant des apothéoses. On sent que la superbe Venise s'y glorifie elle-même dans les honneurs qu'elle décerne à ceux qui l'ont servie et l'ont fait triompher. Elle a recueilli pieusement dans une urne, exposée à la vénération publique, la peau de Marc-Antoine Bragadin, écorché vif par les Turcs en 1571, après son héroïque défense de la ville de Famagouste en Chypre; et, à quelques pas de là, dans un tableau qui est un naïf témoignage du mélange des sentiments patriotiques avec les sentiments religieux à Venise, elle nous montre l'apôtre saint Marc présidant en personne, avec les inquisiteurs d'État, au tirage des volontaires.

Toutes les opulences de la palette vénitienne se joignent aux splendeurs de l'or et du marbre pour emplir de lumière et de rayonnement cet édifice dont l'architecture gothique elle-même emprunte au génie italien un caractère souriant et presque joyeux. Mais quelques-uns des plus précieux orne-

ments de l'église, une boiserie de Brustolon, un beau tableau de Giovanni Bellini, et l'incomparable toile du Titien qui représentait le *Martyre de saint Pierre le dominicain*, ont péri dans le récent incendie d'une petite chapelle voisine, où on les avait momentanément transportés.

San Salvatore et les Frari sont à San Zanipolo à peu près ce que Saint-Paul de Londres est à l'abbaye de Westminster. T. Lombardo, Girolamo Campagna et Sansovino, alors presque octogénaire, ont rempli la première de leurs œuvres les plus vivantes, et le Titien a peint une *Transfiguration* pour servir de couvercle à la célèbre *Pala d'argento*, magnifique retable ciselé, chef-d'œuvre de l'orfèvrerie du XIII^e siècle et digne pendant de la *Pala d'oro* qui illumine le chœur de Saint-Marc. Là repose Catherine Cornaro, reine de Chypre, adoptée par la république, et recueillie par elle après l'abdication forcée qui lui avait donné sa dangereuse protectrice pour héritière. Son monument répond à celui des trois cardinaux du même nom, où l'artiste a tranquillement représenté une jeune femme à demi nue qui assiste, avec son enfant entre ses bras, à la remise du chapeau par les mains du pape.

L'église des Frari appartient à l'époque ogivale comme San Zanipolo, et, comme elle aussi, elle est ornée d'une profusion de marbres, de figures et de mausolées, où le style noble et riche des Lombardi alterne avec le maniérisme extravagant de Longhena, cet aigle de la décadence. Dès l'entrée, les deux grands mausolées du Titien et de Canova, qui se font vis-à-vis, frappent les yeux et s'emparent de l'attention. Le Titien, flanqué de deux génies qui tiennent des couronnes, est assis dans une large niche, au fond de laquelle se détache en bas-relief le tombeau de *l'Assomption*. Quatre femmes et deux vieillards, symétriquement disposés au milieu d'une architecture banale et pompeuse, complètent, avec le lion de Saint-Marc placé au sommet, ce monument déclamatoire, d'une conception si froide, d'une exécution si mesquine et si molle. Ces figures n'ont pas de corps; ce beau marbre blanc, lâchement attaqué par le ciseau, ressemble à de la ouate; on

n'y sent ni la chair, ni les os, ni les muscles, et la fade élégance des femmes ou des génies n'a d'égale que l'exagération trivialement expressive des vieillards.

Hé quoi! c'est là tout ce que Venise a su faire pour honorer son plus grand peintre! Ce monument en dit plus que des volumes sur l'irréremédiable décadence de l'art en Italie. Il est vrai qu'il a été construit, une inscription nous l'apprend, par l'ordre de Ferdinand I^{er}, lorsque Venise était encore sous la domination de l'Autriche. J'aime à y voir une circonstance atténuante.

Mais, si déplorable qu'il soit, le tombeau du Titien est presque un chef-d'œuvre à côté de celui de Canova. On sait que le grand artiste mourut à Venise, le 12 octobre 1822. Des honneurs dignes d'un roi furent rendus à ses dépouilles mortelles; le peuple entier se pressa à ses obsèques, et il fallut prononcer son oraison funèbre sur la place publique. Devant le cercueil de Canova transporté dans la grande salle de l'Académie des beaux-arts, le comte Cicognara proposa de lui élever un monument à l'aide d'une souscription européenne. Cette idée, qui associait tous les pays civilisés au deuil de l'art italien, s'est réalisée. L'Europe entière, l'Amérique même ont généreusement contribué aux frais de ce mausolée, dont Canova avait fourni les dessins avant sa mort. De tous ces éléments réunis il est résulté un monument du goût le plus faux, d'un aspect ridiculement théâtral et mélodramatique, dans un genre qui rappelle désavantageusement le mausolée du maréchal de Saxe, par Pigalle. Le fond de la scène est rempli par une grande pyramide funéraire, dont la porte, ouverte pour attendre le cercueil, creuse un trou noir sur cette masse de marbre blanc. Une théorie funèbre se déploie de chaque côté du sépulcre. Entre autres rébus allégoriques, on y voit un lion ailé qui pleure sur un livre, des femmes qui portent des guirlandes de fleurs et un Génie qui éteint son flambeau. Sauf une belle figure de pleureuse élégamment drapée, qui s'avance en pressant une urne contre sa poitrine, tout cela est d'une recherche froide, d'une complication innocente, d'une mignardise sentimentale,

qui font songer à certaines romances ambitieuses du temps de l'empire.

Non moins fastueux et beaucoup plus bizarre encore est le colossal monument du doge Giovanni Pesaro, où Longhena a fait grimacer un squelette parmi des nègres qui portent sur leurs épaules un étage surchargé de figures incorrectes et emphatiques. Dans l'élégant et curieux mausolée d'un autre Pesaro, qui encadre la porte de la sacristie, l'artiste, naïvement païen, comme presque toute l'école de Venise, a placé Mars et Neptune. Mais on regardera surtout avec plaisir, d'un côté le magnifique tombeau de Nicolas Tron, qui occupe tout le mur gauche du chœur, et où l'art de l'architecte ne s'est pas moins déployé que celui du sculpteur; de l'autre, celui de l'illustre doge François Foscari, qui, contraint à l'abdication par l'ingrat conseil des Dix, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, mourut de saisissement (et sans doute un peu aussi de vieillesse), après avoir entendu la grande cloche de Saint-Marc annoncer l'élection de son successeur.

Je voudrais entrer encore dans la belle église de Saint-Zacharie, où le gothique se marie au style de la Renaissance, et le luxe décoratif au plus profond sentiment religieux; dans l'élégante petite église, au blanc campanile, qui porte si bien le joli nom de *Santa Maria Formosa*; dans Saint-François de la Vigne, et tant d'autres! Mais il faut courir maintenant, sous peine de n'arriver jamais. Comment, néanmoins, passer sous silence les trois temples qui font, pour ainsi dire, partie essentielle du grand décor de Venise, et que chacun connaît pour les avoir vus cent fois sur les toiles de Canaletti : *il Redentore, San Giörgio et la Salute!*

San Giörgio et il Redentore, situées sur les deux îles qu'on peut considérer comme les faubourgs maritimes de Venise, sont toutes deux de Palladio. Beaux monuments, sages, corrects, élégants, d'une conception parfaite, d'un aspect classique et noble, des proportions les plus justes et les plus heureuses. J'ajouterai même qu'elles font un effet très imposant dans le point de vue, et qu'elles ne pourraient



disparaître sans enlever un élément essentiel au pittoresque tableau du canal. Le dôme de Saint-Georges surtout, vu du Môle, découpe majestueusement sa vaste silhouette sur le bleu du ciel. Et pourtant cette architecture sévère, irréprochable, un peu froide, n'est pas celle qu'il faut à Venise. Cet art si régulier et si savant jure avec le caractère général des autres édifices, avec la physionomie orientale de la ville, avec l'azur des flots et la chaude lumière du soleil. On lui voudrait, au prix d'un gros défaut, un peu plus de couleur et de vie. Pour produire son effet, il a besoin des lointains vaporeux de la perspective. Quand on aborde en gondole à Saint-Georges ou à la Giudecca en sortant du palais ducal, il semble qu'on change de contrée et de climat, ou qu'on vous jette un seau d'eau glacée sur la tête.

Ici Longhena, cet artiste de la décadence, coupable de tant d'attentats contre le goût, dont il fut un des plus dangereux corrupteurs à Venise, soutient victorieusement la comparaison avec le grand Palladio. C'est que, à défaut d'un goût pur, Longhena avait du moins cette largeur de conception, cette abondance d'idées, cette imagination riche qui peuvent produire un chef-d'œuvre dans des circonstances favorables. Le chef-d'œuvre qu'elles ont produit, c'est *la Salute*, qui s'élève à l'entrée du grand canal, où elle forme, avec *la Fortune* de la Douane, voltigeant sans cesse au-dessus de son globe doré, un point de vue dont l'œil ne se lasse pas. Palladio avait construit *le Rédempteur* à la suite de la peste de 1576, qui tua le Titien centenaire; Longhena fut chargé de bâtir Santa Maria della Salute pour remercier Dieu et la Vierge après la cessation de la peste de 1630. Il fallut cinquante ans pour élever, sur les douze cent mille pilotis qui la supportent, cette église fastueuse, surchargée d'ornements avec une profusion un peu lourde, mais dont l'armée de statues, les trois façades et la double coupole imposent victorieusement silence à toutes les protestations des règles classiques.

Oserai-je même dire toute ma pensée? Sous le ciel vénitien, dans ce décor fantastique, inondé de lumière et de couleur et qui semble ondoyer au regard comme l'eau bleue

de la lagune, j'avoue qu'aux frontons les plus corrects et les plus classiques je préférerais presque des façades pareilles à celle de San Mosé, d'un goût si chiffonné, si baroque, si *rococo*, mais qui s'harmonisent, pour ainsi dire, avec l'ensemble du tableau. Des églises comme les Scalzi, avec leurs incrustations de marbres de toutes les couleurs, leur richesse exubérante et désordonnée, leur ornementation d'un luxe vraiment puéril, choqueraient partout ailleurs beaucoup plus qu'à Venise, où leurs défauts s'éteignent à demi dans une atmosphère propice, et où elles ne sont en violente dissonance ni avec la disposition d'esprit des visiteurs, ni avec les tons éclatants et les riches nuances dont ils ont les yeux remplis, ni avec la physionomie générale de la ville.

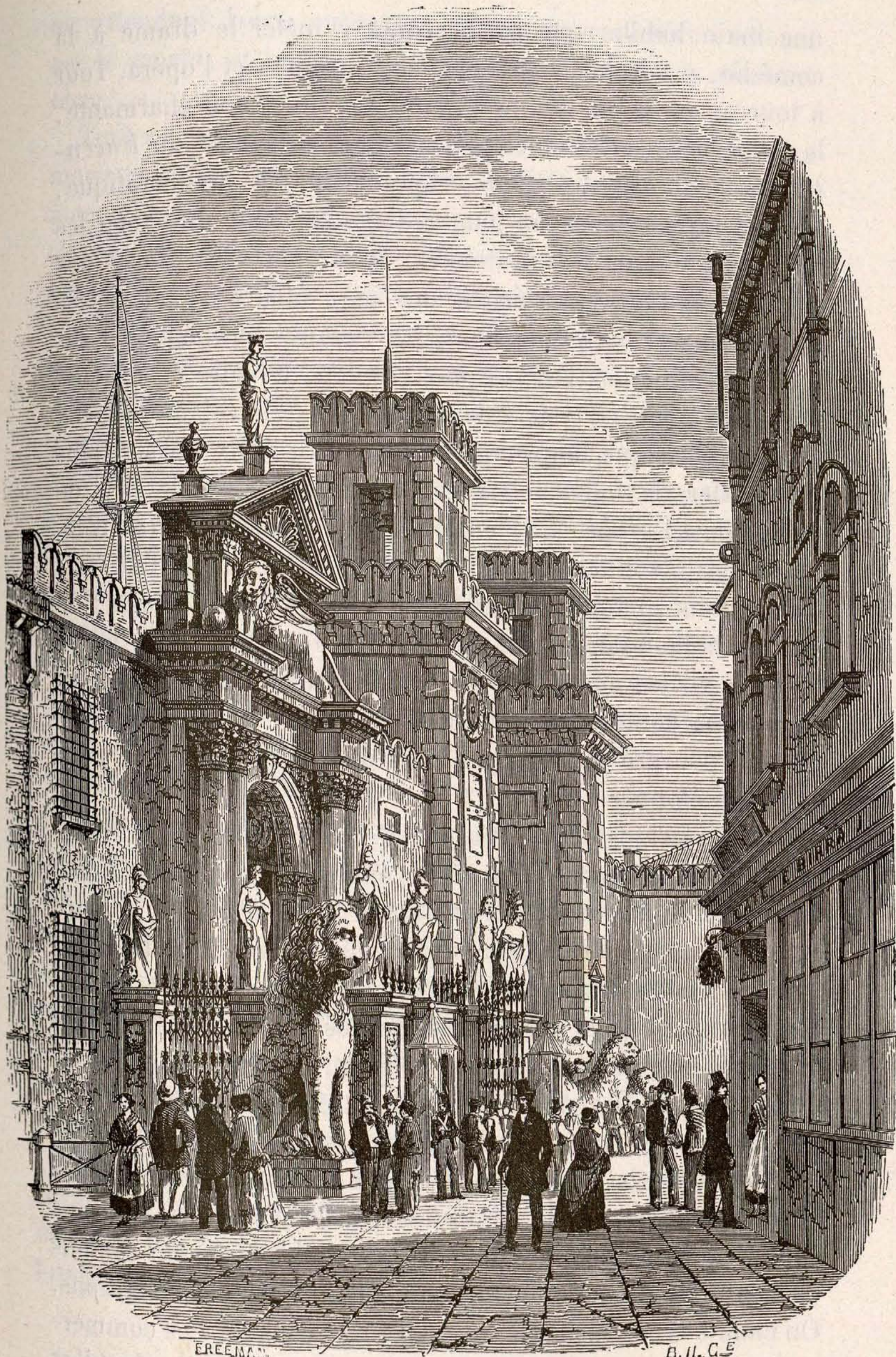
La vérité est que la plupart des innombrables églises vénitiennes brillent infiniment moins par leurs beautés architecturales, par la noblesse et la pureté du style, que par le luxe et la prodigalité des ornements; moins par la gravité ou la profondeur de l'impression que par la curiosité des détails. On peut se passer le plaisir d'y relever à foison les traces de décadence et de faux goût, — les façades badigeonnées en rose, les marbres bigarrés, disposés en trompe-l'œil de façon à simuler des tapis, des draperies, des étoffes brodées, des rideaux à fleurs; les anges maniérés et minaudières, à l'œil en coulisse, à la chevelure en coup de vent; les fadeurs de boudoirs triomphalement étalées dans le temple de Dieu. « Sur les voûtes, l'or tortillé dessine des vases, des pompons et des parafes, — écrit M. Taine en parlant de l'église des Gesuiti, qui, même après les Gesuati et les Scalzi, trouve moyen d'étonner encore le visiteur, — et le tout semble un papier de salon velouté et doré, dont le prix tentera quelque enrichi. On ne saurait compter les urnes, les lyres, les flammes, les feuillages, les guirlandes blanches qui bossellent les dômes. L'emphase grotesque éclate jusque dans les grandes lignes architecturales... On sent l'effort de l'imagination, qui travaille à vide, qui aboutit à une rhétorique de superlatifs et de *concelli*. »

Eh bien pourtant, lorsque, le soir, on entre dans l'une de

ces églises, en soulevant les draperies de pourpre qui retombent à la porte; que, parmi les milliers de cierges qui font flamboyer l'autel et courent en guirlandes de feu le long des murs, sur les parois de stuc et de marbre, sur les revêtements de jaspe et les colonnes de porphyre, on entend retentir les cantiques des fidèles mêlés au chant étrange du rite alexandrin; qu'on écoute ces ardentés prédications où un moine se promène dans la chaire avec de grands cris et de grands gestes, scandant, mimant, chantant presque un sermon où il met toute son âme, tout son corps et toute sa voix, on ne se dérobe point entièrement à l'effet produit sur cette foule, amoureuse par instinct, même dans la prière, du son, du parfum, de la lumière et de la couleur. L'esprit est atteint par les sens. En bâtissant des églises comme en bâtissant des palais, la patrie du Titien reste fidèle à son génie propre et au caractère de son art.

Venise est un poème, et surtout, comme l'a fait remarquer M. Taine, un tableau. Tout s'arrange dans ses annales pour le plaisir de l'imagination, comme dans ses rues et sur ses canaux pour le plaisir des yeux. Le ciel, la mer, les palais, les églises, les voiles bicolores, les draperies blanches, jaunes, bleues, de toutes les nuances, qui pendent aux fenêtres; les teintes brillantes dont le temps et la main des hommes ont revêtu les monuments, les belles formes de marbre qui semblent s'animer aux rayons d'un soleil éclatant, forment un ensemble merveilleux qui régale la vue du visiteur, pour employer une expression du président de Brosses. Seule, la couleur noire des gondoles mêle à ce joyeux concert une note d'une tristesse inattendue, comme pour porter le deuil de la puissance et de la gloire vénitiennes. En l'âge d'or de la république, quand passaient, dans ce magnifique encadrement naturel et architectural qui n'a pas changé, les cortèges triomphants et les costumes de pourpre et d'or qu'on voit dans les tableaux de Carpaccio, du Titien et de Paris Bordone, un pareil spectacle devait être une ivresse perpétuelle pour un peintre.

L'histoire même de Venise semble combinée à souhait par



FREEMAN

B. H. G. E

Entrée de l'arsenal à Venise.

une main habile, qui aurait voulu y mêler le drame à la comédie, y faire alterner l'épopée, le roman et l'opéra. Tour à tour ou en même temps grandiose, sinistre et charmante, la ville du carnaval et celle des *Plombs*, la ville du *Bucentaure* et du canal Orfano, républicaine et aristocratique, libre et joyeuse sous un joug redoutable, elle offre tous les mélanges et tous les contrastes. Puis, après la gloire des doges et le règne mystérieux des inquisiteurs d'État, après les amiraux et les *condottieri*, les victoires et conquêtes sur toute l'étendue des mers; après l'espion, le sbire et le bourreau, viennent les fêtes galantes du XVIII^e siècle, où le vieux masque classique emprunté au conseil des Dix ne sert plus qu'à voiler de folles intrigues. Venise est alors le lieu de plaisir de l'Europe. Elle entre en plein dans son vrai rôle. Les doges, le *Bucentaure*, le lion de Saint-Marc, tout cela était surtout une admirable mise en scène, un spectacle, un tableau éblouissant. Dans sa décadence, lorsqu'elle a perdu sa force virile, elle garde son génie sensuel, sa grâce et sa séduction, contente d'amuser et d'éblouir, comme un lambeau de pourpre semé de paillettes d'or, ceux qu'elle ne pouvait plus étonner.

Lisez Gozzi, Goldoni, Casanova, de Brosses, J.-J. Rousseau, et vous verrez apparaître comme en rêve cette riante vision de la Venise du XVIII^e siècle, qui n'a plus d'autre ambition que d'être la grande Capoue du reste de la terre. Partout la vie facile et joyeuse, le luxe, les cérémonies fastueuses, l'argent jeté à tout propos par les fenêtres, les illuminations, les concerts, les soupers, les collations magnifiques, les parties de plaisir. « On trouve à Venise, à minuit comme en plein midi, les comestibles étalés, tous les cabarets ouverts, et des soupers tout prêts dans les auberges et les hôtels garnis. En temps d'été, la *Piazza* et les environs sont fréquentés la nuit comme le jour. Les cafés sont remplis de beau monde, hommes et dames de toutes les conditions. On chante dans les places, les rues et les canaux. Les commerçants chantent en débitant leurs marchandises, les ouvriers chantent en quittant leurs travaux, les gondoliers chantent

en attendant leurs maîtres. Le fond du caractère national est la gaieté, et le fond du langage vénitien est la plaisanterie¹. »

Tout est prétexte à divertissements et à fêtes. Le moindre mariage donne lieu à mille folies traditionnelles. On porte le masque même en temps ordinaire dans une foule de circonstances, ce qui, joint à l'animation, au mouvement de la foule, à la variété des types, des costumes, des spectacles en plein vent qui se succèdent à chaque pas, fait de l'existence à Venise une sorte de carnaval perpétuel. Dans cette atmosphère de bals, de mascarades, de parties fines, les mœurs ont pris un laisser aller proverbial, et les intrigues amoureuses se partagent la journée avec les amusements et les fêtes de tout genre. L'Église et la république prodiguent les cortèges, les processions, les cérémonies pompeuses. Si les magistrats se rendent en corps à une église, au lieu de monter dans des gondoles noires, ils montent dans celles de l'État, « superbement dorées et sculptées, accompagnées de celles des ambassadeurs, plus riches et plus galantes encore. Les gondoliers de la république sont tous en casaque de velours rouge chamarrées d'or, avec de grands bonnets à l'albanaise. Ils sont trop fiers de cet équipage pour se donner la peine de ramer; aussi se font-ils accompagner bien et beau par de petits bateaux remplis d'instruments de musique². » Les innombrables dignités et fonctions publiques : — doge, podestat, procureurs, inquisiteurs, conseillers, sénateurs, chanceliers, simples patriciens, — se distinguent par les plus nobles, les plus riches costumes. On retrouve l'élégance, le sentiment instinctif de la grâce et de la beauté jusque dans l'habillement des religieuses.

Ainsi le génie propre de Venise, le génie de la mise en scène, de la décoration, du spectacle, du tableau, persiste même en pleine décadence, quand cette efféminée n'a plus de force que pour jouir, et quand le grand art est mort avec la

¹ *Mémoires de Goldoni*, 1822, in-8°, t. I, p. 150.

² De Brosses, t. I, p. 190.

gloire et les mâles vertus de la république, dans l'abaissement des âmes et des caractères.

Il n'y a pas jusqu'aux fêtes littéraires qui ne déploient la même pompe joyeuse. Les académies les plus graves revêtent les formes les plus badines, prennent des noms burlesques et se livrent à des cérémonies risibles, afin de mieux bannir toute apparence de pédantisme¹. Au théâtre, Goldoni est considéré comme un pleurard, comme un bourgeois ennuyeux, par Gozzi, qui revendique contre cette comédie sentimentale et larmoyante les droits du libre génie vénitien. Les bizarres pièces *fiabesques* de Carlo Gozzi, ces féeries poétiques d'une imagination si riche et si capricieuse, ne sont que la traduction sur la scène de l'architecture fantastique dont la place Saint-Marc et la *Piazzetta* offrent les plus beaux spécimens. Le dialecte local, harmonieux, spirituel, abondant, expressif, un peu enfantin, image lui-même de la race à laquelle il servait d'organe, se prêtait merveilleusement à ce genre d'ouvrages. Il se prêtait mieux encore à l'opéra. C'est un chant qui demande à se compléter et qui appelle la musique, comme l'imagination et le goût vénitiens appelaient la pompe de la mise en scène et le concours des spectacles les plus divers. Aussi Venise est-elle le sol natal de l'opéra, qui parle à tous les sens à la fois. Elle crée une musique dont la mélodie lui sert à exprimer « le mouvement extérieur de la vie, l'éclat et les folies du plaisir, le rayonnement de la lumière, les accents de la passion et de l'amour, ou plutôt ceux de la galanterie² ». Comme l'a dit Scudo, les Gabriell et les Monteverde, ces coloristes de l'orchestre, ces promoteurs du drame lyrique correspondent, en musique, à Giorgione et à Véronèse en peinture.

L'art vénitien reflète fidèlement tous ces caractères et les résume avec éclat. On y retrouve la lumière, la chaleur, la richesse du coloris, l'imagination, la fantaisie, l'exubérance,

¹ Voy. les *Mémoires de Gozzi*.

² Ch. Blanc, *École vénitienne*, introd.

l'amour des étoffes, du costume, du décor, de tout ce qui parle aux yeux. L'architecture est gaie, brillante et décorative; la sculpture elle-même n'a rien de sévère : c'est une sculpture pittoresque et *coloriste* qui place son idéal dans les palpitations de la vie, les frémissements des draperies et des formes.

Venise, vue à vol d'oiseau, n'offre au regard aucun accident de terrain, nul plan, pour ainsi dire, et nulle combinaison de lignes. Tout est plat. Mais sur ce paysage sans formes la lumière et la couleur abondent. Le soleil pique de pointes diamantées le vague tremblement des flots bleus, sur lesquels se détachent les masses sombres des îles; il sème une pluie d'or sur les palais de marbre rose, et fait resplendir comme des phares les tours blanches, les aiguilles rouges, les coupoles dorées et les dômes lamés de cuivre. De toutes parts les façades peintes des maisons, les draperies, les voiles arrondies des barques, les tentes des gondoles égayent l'œil de mille nuances délicieuses. En voyant la ville, on embrasse d'un coup d'œil son histoire, on devine ses artistes. Jamais cadre n'a été plus en harmonie avec le tableau.

L'école vénitienne a la fécondité souriante et tranquille, sans effort, presque voluptueuse. Elle produit comme en se jouant dans les ébats d'un génie aimable et facile. On ne se figure pas la multitude infinie de tableaux qu'elle a créés, et dont Venise est remplie, quoique tous les musées du monde en regorgent. L'Académie des beaux-arts n'en possède que la moindre partie; il faut les chercher partout, — au palais ducal, dans les galeries particulières, dans les églises, — ou plutôt, sans les chercher, on les rencontre à chaque pas, et, comme au temps du président de Brosses, on ne déjeune pas sans s'être ouvert l'appétit avec quatre toiles du Titien et deux ou trois plafonds de Paul Véronèse.

Aucune école ne présente une physionomie plus homogène que l'école vénitienne. Tous les artistes qui la composent ont, sous la variété de leur génie propre, des traits communs et un grand air de famille. Leurs analogies dépassent

même les limites ordinaires, et vont jusqu'à rapprocher la plupart d'entre eux sur le terrain de la vie privée. C'est ainsi qu'ils se ressemblent en général, non seulement par le caractère et les habitudes, mais jusque par la longueur de leur existence : Jean Bellin, Carpaccio, Titien, Tintoret, Palma le jeune, d'autres encore, ont vécu plus qu'octogénaires et tenu le pinceau jusqu'à la fin, d'une main toujours ferme et vaillante. Beaucoup aussi, et les plus grands, forment de vraies dynasties, des groupes de famille dont ils sont le centre, où l'art se partage comme un patrimoine et se transmet par tradition. Les deux Bellin, Jean et Gentil, étaient élèves de leur père Jacques. Le Titien a un fils, un frère, un neveu, trois ou quatre parents du même nom que lui, voués à l'art dont il faisait la gloire, et s'efforçant d'attirer sur leurs œuvres un rayon de sa renommée. Tintoret se présente entouré de son fils Dominique et de sa fille Marie ; Véronèse, de son frère et de ses deux fils, dont on peut voir à l'Académie des beaux-arts une toile immense : *la Cène dans la maison du pharisien*, peinte sur le modèle des grandes compositions pompeuses du chef de la famille, et au bas de laquelle on lirait son nom sans trop de surprise. Les Bassan se lèguent le pinceau de père en fils, et le vieux Bassan, élève de son père, est continué lui-même par ses quatre enfants. Il y a les trois Tiepolo, les deux Longhi, les quatre Pordenone, et que sais-je encore ?

Mais les ressemblances sont surtout morales et artistiques. Presque tous excellent dans le portrait; tous triomphent dans le coloris. Ce qu'ils poursuivent d'un égal effort, ce qui les séduit dans l'art, c'est la magnificence, le spectacle, le décor, la beauté opulente et robuste, la fantaisie souriante et romanesque. C'est toujours Venise, ses mœurs, ses types, ses costumes, ses monuments même, qu'ils représentent dans la Bible et dans l'histoire, avec un dédain de la couleur locale et une insouciance de l'anachronisme qu'on a rarement poussés plus loin. C'est Venise qui revit dans cet art merveilleux, d'une séduction presque irrésistible, mais tout en superficie et en sensations. Ses peintres ne font que lui présenter sans

cesse le miroir d'Armide, où elle se contemple et s'adore sous toutes les faces, jusqu'au jour où un art si richement doué, mais dépourvu d'un principe de vie supérieur et de ce ferment idéal qui eût pu le défendre contre la corruption, finit par disparaître dans le débordement sans frein de ses caprices, dans la mollesse croissante de l'idolâtrie qu'elle professe pour la forme et la couleur, dans le dévergondage d'une imagination qui ne reconnaît plus aucune règle et n'est plus contenue par aucun respect.

BOLOGNE ET SES ENVIRONS

Bologne, comme Padoue, est bâtie sur le même patron que la rue de Rivoli; mais autant le chêne s'élève au-dessus du saule, autant les amples et majestueux portiques de Bologne dépassent les porches maussades de Padoue. On se promène à l'aise sous ces hautes galeries et dans ces larges rues, dont celles qui ne sont point bordées d'arcades et de trottoirs compensent ce désavantage en étendant un tapis de dalles sous les pas du piéton.

Suivant mon usage, j'ai commencé par errer au hasard à travers la ville pour en saisir la physionomie d'ensemble, et je suis tombé du premier coup sur la *Piazza maggiore*, le vieux forum bolonais. C'était à l'heure du marché. Des colines d'oignons alternaient sur le sol avec des montagnes de pêches, de raisins et de pommes; les ménagères, le châle relevé au-dessus de la nuque et attaché à la chevelure comme la mantille espagnole, circulaient gravement d'un étalage à l'autre; les paysans des environs de la ville arrivaient à flots sur de petites charrettes basses traînées par des ânes, et un vendeur de *tripoli*, adossé, côte à côte avec un marchand de mortadelle, à la magnifique fontaine de Jean de Bologne, vantait sa marchandise sur le ton pompeux d'un poète qui

déclame sa dernière ode, en nettoyant un chandelier avec des gestes emphatiques, des tours de bras, des hochements de tête, des saillies de pectoraux à rendre jaloux le capitaine Fracasse en personne.

La *Piazza maggiore*, centre et cœur de la ville, a pour points cardinaux les plus curieux monuments de Bologne. Elle est bordée au nord par le vieux palais du podestat; au sud, par l'église San Petronio; à l'est, par le *Portico de' Banchi*, dont la façade est de Vignole; à l'ouest, par le palais du gouvernement, édifice composite, formé par la juxtaposition de plusieurs monuments et la collaboration de quatre ou cinq siècles.

Le plus gothique et le plus rébarbatif de ces édifices est le palais du podestat, — grand logis sombre qui a toute l'apparence d'une prison, mais qu'animent aujourd'hui les boutiques de petits marchands alignées sous ses portiques inférieurs, et que décore une tour du XIII^e siècle, flanquée de quatre statues en terre cuite, qui représentent les quatre patrons de la ville. Là vécut enfermé durant vingt-deux ans, et mourut à la fleur de l'âge, le fils naturel de Frédéric II, Enzius, battu et fait prisonnier par les Guelfes à la terrible journée de Fossalta, après avoir promené dans toute l'Italie ses étendards victorieux. Le sénat et le peuple de Bologne s'étaient engagés par une loi solennelle à ne jamais remettre en liberté le jeune héros gibelin; mais, aussi courtois qu'inflexibles, les nobles bolonais se rendaient chaque jour dans le somptueux appartement du podestat qui lui servait de prison, pour adoucir sa captivité en prenant part à ses conversations et à ses jeux. Enzius était roi de Sardaigne, et l'on sait que Bologne ne s'est pas montrée depuis aussi intraitable pour ses successeurs.

La basilique de San Petronio, bien qu'inachevée, est une des plus vastes et devrait être la plus grande du monde. Votée, sous l'âge d'or de la république, par les six cents citoyens les plus illustres de la ville, qui voulaient en faire le premier monument de la catholicité, elle subit dans sa construction toutes les vicissitudes de la répu-

blique elle-même. On commença par démolir huit églises pour lui faire place; mais deux cent soixante-dix années de travaux n'ont pu pousser l'édifice au delà du transept. Tel qu'il est, terminé brusquement avant d'avoir atteint les six dixièmes de sa longueur totale, il dépasse de beaucoup les dimensions de Notre-Dame de Paris. La hauteur prodigieuse de ses voûtes étonne le regard et permet à l'imagination de se représenter l'effet définitif. C'est un monument qui ferait l'admiration d'un arpenteur, et que les guides triomphent à supputer par mètres et par centimètres devant les touristes ébahis.

San Petronio n'a qu'une tour, au lieu des quatre qu'il devait avoir. Son revêtement de marbre s'arrête au premier étage de la façade, et laisse apparaître au-dessus un mur de briques abrupt et raboteux. « On y avait commencé un portail gothique, qu'on a eu le bon esprit de ne pas achever, » dit en ses *Lettres d'Italie*¹ le spirituel président de Brosses, qui n'aimait pas mieux ce style *barbare* que Fénelon, Voltaire et M. Beulé; mais je suis tenté de lui pardonner une pareille hérésie, en songeant qu'elle s'applique à ce gothique italien, espèce de compromis bâtard entre le style ogival et les traditions antiques ou byzantines. Quoi qu'il en soit, les portes de San Petronio sont célèbres dans l'histoire de l'art par leur riche encadrement de sculptures. Jacopo della Quercia passa, dit-on, douze ans de sa vie à dérouler sur l'arcade et les piliers qui entourent la porte centrale les principaux épisodes des premiers chapitres de la Genèse, et un archéologue italien a consacré un in-folio à les décrire et à les reproduire. C'est vous dire assez que je ne me hasarderai point à le suivre.

L'église Saint-Pétrone est un lieu de pèlerinage pour les astronomes, à cause de la méridienne tracée sur les dalles par Cassini en 1653, et où l'image du soleil vient se porter à midi par un trou pratiqué dans la voûte au-dessus du point central. A ce propos, Cassini écrivait à ses confrères qu'il avait établi dans un temple un nouvel oracle d'Apollon,

¹ Édit. Didier, t. I, p. 237.

qu'on pouvait consulter avec confiance sur toutes les difficultés de l'astronomie. Mais, le jour de ma visite, Apollon, caché depuis le matin dans la nue, n'avait point jugé utile de se déranger en l'honneur d'un profane, et, après avoir accordé au gnomon de Cassini l'attention distraite d'un homme pour qui la réfraction horizontale et l'obliquité de l'écliptique sont des mystères aussi impénétrables que les vraies causes de l'expédition tunisienne, je me suis retourné vers les tableaux et les statues innombrables qui remplissent les vingt chapelles de l'église.

Dans la salle de la fabrique, un bas-relief représentant la *Chasteté de Joseph* attire les regards par le mérite du travail et l'expression triste et douce que l'artiste a donnée à la physionomie de la femme de Putiphar. Ce n'est plus ici la bacchante effrontée qui inspira, en un sujet biblique, tant de peintres païens; c'est une Ariane égyptienne, au moment où Thésée l'abandonne. Ce bas-relief est le chef-d'œuvre, — un peu profane, même pour une salle de fabrique, — de la Bolonaise Properzia de' Rossi, qui maniait le pinceau et le burin avec la même supériorité que le ciseau, et qui, malgré tant de talents divers, malgré son habileté sur la harpe, malgré le charme de sa voix et de sa figure, mourut, jeune encore, d'un amour dédaigné. La légende qui s'est attachée à son nom comme une auréole, et qu'il ne faut point examiner de trop près, assure qu'elle s'est représentée elle-même sous les traits de la femme de Putiphar, et que le visage de Joseph reproduit le portrait de l'ingrat. Les ouvrages de Properzia abondent à Bologne. J'ai vu, dans je ne sais plus quel palais italien, une série de noyaux de pêche découpés en figurines, d'une finesse et d'une perfection étonnantes, par cette main qui taillait si largement le marbre, et représentant au complet des scènes tirées de l'histoire sainte. Elle mourut comme le Tasse, au moment de monter au Capitole, et Vasari raconte qu'on sonnait ses funérailles le jour même où le pape Clément VII, attiré à Bologne par le couronnement de Charles-Quint, la demandait pour l'emmener à Rome.

J'admire ces femmes italiennes des grands siècles de l'art. Quelle vaillance, quel savoir, quelle universalité d'aptitudes ! Et cependant elles restent femmes ; elles sont souvent belles et presque toujours vertueuses ; l'admiration qu'elles inspirent ne tue point l'amour, et elles meurent d'une affection rebutée, ou d'une fidélité virginale au devoir. Leur vie est à la fois un poème et un roman. Sans sortir de Bologne, c'est par légions que se comptent ces amazones de la science et de l'art, qui luttent sur tous les points avec les hommes sans être vaincues. Les églises et les galeries de la ville sont remplies des œuvres de Lavinia Fontana, que les poètes, les critiques, les orateurs ont célébrée à l'envi, et de la charmante et vertueuse Élisabeth Sirani, qui, après avoir déployé un talent viril et digne des maîtres, à l'âge où les jeunes filles jouent encore à la poupée, mourut à vingt-six ans, empoisonnée par un amant tragique dont elle avait refusé d'accueillir les hommages.

En flânant aux alentours de Saint-Pétrone, je suis entré tout à coup dans un monument très original. C'est une cour à arcades et à portiques, avec galerie supérieure, dont les murs et les plafonds même sont entièrement tapissés des armoiries de toutes les nations, entre lesquelles s'encadrent les tombeaux des professeurs. Cet ensemble, très compliqué, de peintures à fresques, de grisailles, de bas-reliefs, d'inscriptions et de plaques funèbres, produit l'effet le plus bizarre et le plus surprenant. Je me trouvais dans l'ancienne Université, œuvre d'un architecte indigène que son nom prédestinait aux constructions fantastiques, — Fra Terribilia. Là encore la femme triomphe, et les épigraphes des murs exaltent sa gloire. Le président de Brosses, à qui pareille aventure arriva souvent en Italie, conte qu'il dérouilla son vieux latin pour dissertar sur les propriétés de l'aimant et de l'électricité avec M^{me} Laura Bassi, professeur de philosophie à l'université de Bologne, où elle argumentait publiquement, à certains jours solennels, avec la robe, l'hermine et le bonnet de docteur. Après elle, brilla comme un astre dans la chaire de langue hellénique, qu'elle perdit

en 1798 pour n'avoir pas voulu jurer haine à la royauté, cette Clotilde Tambroni, dont les vers grecs inspiraient tant d'enthousiasme au savant Villoison, qu'il s'écriait avec transport : « Il n'y a en Europe que trois hommes capables d'écrire comme cette femme, et quinze au plus qui soient en état de la comprendre. » Et longtemps auparavant, le célèbre jurisconsulte Jean André se faisait remplacer à l'université par sa fille Novella, qui professait le droit romain en se cachant derrière un rideau, afin d'éviter aux étudiants les distractions que leur causait sa beauté.

Voilà une parenthèse qui m'a singulièrement éloigné de l'église où je l'avais ouverte : on ne sait jamais où une parenthèse doit vous conduire. J'aurais bien envie d'en abuser pour oublier mon point de départ. Mais comment oublier avec quelque vraisemblance des églises comme Saint-Dominique et Saint-Étienne ?

La première s'élève sur une place ornée de colonnes et de tombeaux, qui sent son moyen âge à ravir, et dispose admirablement l'esprit aux impressions que ce grand nom réveille. Saint Dominique mourut dans le couvent voisin, qu'il avait fondé lui-même, et dont il faut savoir gré au roi d'Italie de n'avoir pas encore fait une caserne ; il est enterré dans l'église, où la vieille et la jeune école bolonaise ont lutté par la brosse et par le ciseau pour chanter les louanges du serviteur de Dieu. Qui n'a ouï conter les merveilles de son tombeau de marbre blanc, tout brodé de bas-reliefs ? Mais, sous prétexte de l'embellir, on a gâté au xv^e siècle le chef-d'œuvre de Nicolas de Pise, en y ajoutant un couronnement d'un goût pauvre et mesquin.

Quant à Saint-Étienne, c'est un dédale inextricable, un enchevêtrement d'églises qui semblent sortir les unes des autres, comme d'une boîte à surprises. Elle n'a l'air de rien : c'est à peine si l'on aperçoit la façade ; le reste se dérobe au regard, et rien n'indique la vaste étendue de cette étrange agglomération. On entre dans le premier édifice, d'un intérêt médiocre, et au moment où le visiteur va sortir, croyant avoir tout vu, il découvre une porte latérale, descend quel-

ques marches et se trouve dans une église plus grande, qui elle-même communique par un couloir à une troisième. De là on passe dans un cloître, sur lequel s'ouvrent des églises nouvelles, dont chacune à son tour donne naissance à une autre. Je me suis perdu vingt fois dans ce labyrinthe de corridors, de galeries et de souterrains, véritable musée d'antiquités chrétiennes et profanes, où les archéologues vont chercher la colonne en marbre, débris d'un temple d'Isis, et les dévots, le modèle de l'atrium de Pilate, le puits miraculeux de saint Pétrone et le pilier qui marque la mesure de la taille du Christ.

Au sortir de San Stefano, j'ai passé devant les deux tours penchées qui dominant la ville, et depuis des siècles s'inclinent l'une vers l'autre comme pour se saluer. Si elles se prolongeaient de quelques dizaines de mètres, elles dessineraient sur l'horizon un X gigantesque. La plus haute et la plus menue des deux, la tour des Asinelli, ressemble à un cierge pascal qui a perdu son centre de gravité. Un fil à plomb, jeté du sommet, tomberait à un mètre quinze centimètres en avant de sa base.

Puisque nous n'entrons point dans les musées, je ne vois plus à signaler dans la ville que le magnifique palais de la Banque nationale, ample et pompeux édifice, où, conformément à l'axiome mathématique, le contenant est plus grand que le contenu. Hélas ! devant ce décor ambitieux, on s'étonne de ne pas voir inscrit au frontispice le titre de la pièce de Shakespeare : « Beaucoup de bruit pour rien. »

Mais il reste encore les environs de Bologne, que les touristes consciencieux se gardent bien d'oublier. Ceux qui aiment les portiques ont ici de quoi satisfaire leur passion : on en a mis partout. Non contents d'en tapisser leur ville, les Bolonais en ont bordé leurs routes, et une double haie d'arcades accouplées, portant les noms des riches personnages et des corporations qui les ont fait bâtir, se prolonge pendant plus d'une lieue, en suivant toutes les ondulations de terrain, jusqu'à San Luca, qu'on aperçoit de loin, pittoresquement juché sur sa colline, comme un nid de bur-

graves. Les pèlerins y vont à couvert vénérer une de ces images byzantines de la Vierge, fabriquées par quelque moine du mont Athos, mais que la tradition attribue obstinément à l'évangéliste saint Luc; et l'image elle-même peut venir en procession jusqu'à Bologne, protégée contre les intempéries des saisons. Si l'on en jugeait par la quantité de vierges qui portent son nom, il faudrait croire que saint Luc fut un peintre d'une fécondité prodigieuse; mais un antiquaire bolognais m'a démontré sagement que toutes les autres sont fausses et que celle-ci est la seule authentique.

Les portiques se retrouvent encore, d'une manière moins continue et par fragments isolés, sur le chemin de la Chartreuse et de San Michele. — A la Chartreuse on a établi, sous les galeries des cloîtres et dans l'épaisseur des murs, le plus *joli* cimetière qui se puisse voir, — une nécropole de marbre, blanche, coquette et souriante, où le visiteur se promène à travers les statues de Vela, de Bartolini et de Canova, et où l'on aurait envie de prendre tout de suite une concession à perpétuité. — San Michele in Bosco, jadis l'un des plus riches et des plus illustres parmi les couvents d'Italie, est aujourd'hui une villa royale. Bâti sur le premier coteau de la chaîne des Apennins, il a gardé sa vue admirable, — la seule chose à peu près qu'on ne pût lui ravir; mais tout le reste y a bien changé, depuis le temps déjà lointain où il était habité par des gens qui avaient fait vœu de pauvreté et de chasteté. Les soldats autrichiens avaient hérité des moines, les galériens des soldats, et la royauté a repris à son tour l'héritage des galériens.

VI

NAPLES ET LES NAPOLITAINS — LE MIRACLE DE SAINT JANVIER

J'étais encore à Bologne le 16 septembre. Je devais être à Naples le 19 au matin, pour assister au miracle de saint Janvier. Il ne me restait guère que le temps d'y arriver d'une traite, en ne m'arrêtant aux stations intermédiaires que le temps indispensable.

Ces stations intermédiaires sont justement Florence et Rome.

A Florence, j'ai pu à peine entrevoir entre deux trains, dans un éclair éblouissant, le Dôme, le Campanile, le Baptistère, le Palais vieux avec la place de la Seigneurie toute peuplée de statues. C'est une éblouissante vision que j'emporte avec moi. A Rome, le train me laisse une soirée et quelques heures le lendemain matin, — assez pour contempler au clair de lune le Panthéon d'Agrippa, la ruine imposante du Colisée et la morne grandeur des restes du Forum; puis, aux lueurs naissantes de l'aube, pour promener sur la ville éternelle, des hauteurs de la Trinità del Monte et de la villa Medici, un long regard de contemplation et de convoitise.

Le 18 septembre, à six heures du soir, je faisais mon entrée à Naples. Quel tapage, bon Dieu! Quels cris! quels

gestes ! quelle saleté ! quelles guenilles ! D'où sort toute cette populace, qui grouille par les rues comme une fourmilière d'insectes humains ? Les chevaux galopent en agitant leurs grelots, les cochers vous appellent, les marchands d'eau glacée font tinter leurs sonnettes ; les marchands de fritures et de macaroni, les marchands d'allumettes, les marchands de journaux sollicitent le client de tous leurs poumons ; des myriades de gamins déguenillés et pieds nus courent à travers les roues des voitures ; cent orgues de Barbarie jouent à la fois une musique enragée. On a fait les cris de Paris : qui fera les cris de Naples ? Et les odeurs de Naples donc ?

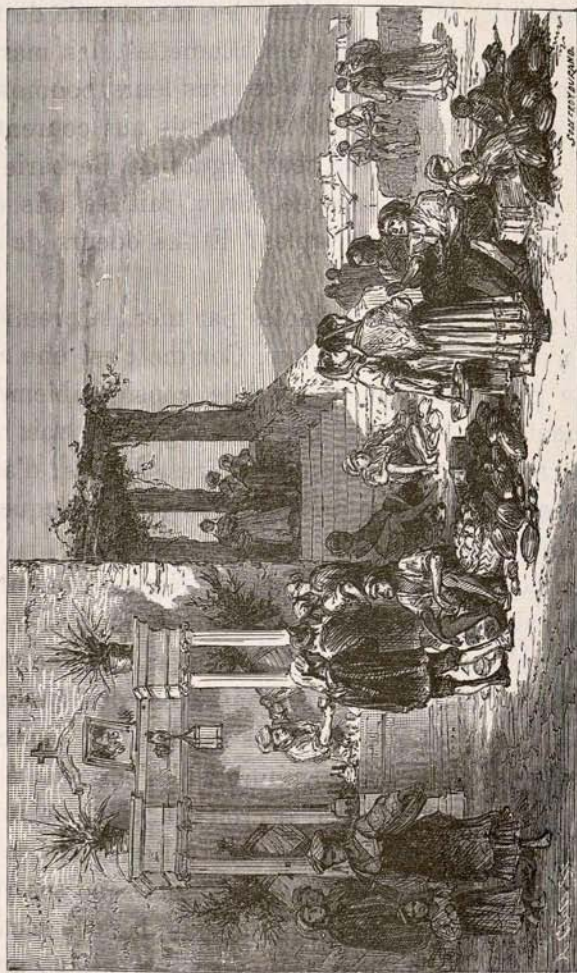
Quand on n'arrive pas à Naples par mer, la première impression n'a rien de très flatteur. Comme c'est une impression toute physique, qui se modifie considérablement par une fréquentation tant soit peu prolongée, je vais la dire crûment et sans circonlocutions oratoires. Je sais, d'ailleurs, qu'il faut se méfier de son premier mouvement, lequel, quoi qu'en ait dit Talleyrand, est souvent le mauvais.

Eh bien, donc, au premier abord, Naples produit sur le voyageur novice l'effet d'une ville d'épileptiques ou de fous.

Dès qu'il débarque à la gare, l'étranger s'étonne du mouvement des portefaix, du tourbillonnement des gamins, des offres, des gestes et des cris des cochers de fiacre. C'est bien autre chose quand la voiture qui l'emmène à l'hôtel débouche sur la strada Nuova. Il croit d'abord à un incendie, à une éruption du Vésuve, à une nouvelle révolte de Masaniello, tant la foule qui ruisselle et s'agite sous ses yeux est compacte. Une cour de Petites-Maisons dans la section des agités, une bande d'écoliers lâchés en récréation, une foire de Saint-Cloud perpétuelle, ces comparaisons et bien d'autres pourraient à peine donner une idée de la vie fiévreuse, plus fiévreuse qu'active, qui anime les rues de Naples.

Des milliers de fiacres, de voiturins, de charrettes surchargés d'une pyramide de gens du peuple, attelés de chevaux maigres ou de mules fringantes, passent au galop, au milieu des apostrophes des piétons et des claquements de

fouet des cochers. Les décrotteurs tapent avec leurs brosses sur leurs boîtes. Les *acquaiuoli*, installés dans des échoppes qui ressemblent à de petites chapelles, mettent en mouve-



Marché de Naples.

ment à grand bruit, en poussant des clameurs furieuses et en agitant leur sonnette, les deux longs baquets cylindriques, remplis de neige, qui occupent les côtés de leur boutique. Il y a du monde à toutes les fenêtres, et il semble qu'il doit y en avoir sur les toits. Les mendiants glapissent, les chanteurs braillent, les enfants piaulent; aux portes des maisons,

des femmes basanées se livrent tranquillement les unes sur les autres à ces recherches intimes que Murillo a immortalisées dans un tableau fameux. Et à travers cette foule bigarrée et hurlante circulent tranquillement de petits abbés de douze ans, en soutanes et en manteaux longs; des capucins en robes de bure largement rapiécées, sous le bras gauche le classique parapluie de coton fané, à la main droite un vieux cabas qui leur sert à recueillir chez tous les marchands la provision quotidienne; des camaldules en robes blanches avec la croix rouge sur la poitrine; des matelots, des soldats, des gardiens de la sûreté publique en tunique foncée et en képi, des *carabinieri* en uniforme bleu et en chapeau à cornes; des poules, et même des vaches qu'on trait au milieu de la rue, pour offrir un verre de lait chaud au passant.

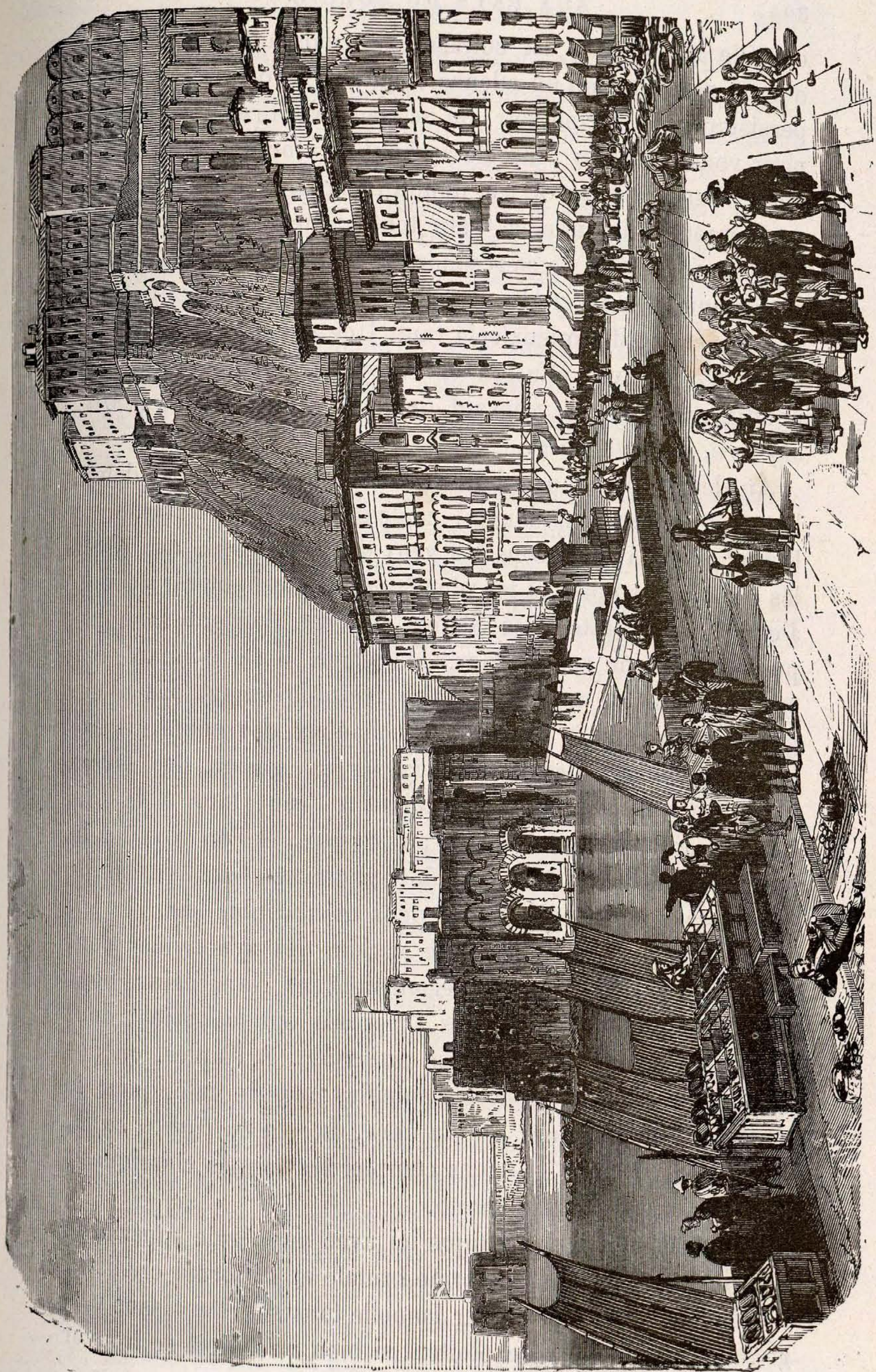
Après son diner, s'il va se promener *via Toledo*, comme il ne peut guère s'en dispenser, le voyageur assiste à un spectacle de même nature, mais d'un genre différent. Des hommes le suivent et s'attachent à ses pas, lui murmurant à l'oreille les propositions les plus variées, lui offrant une place à San Carlo, un bateau pour Caprée, un domestique de place, des bijoux en lave du Vésuve, des imitations de vases étrusques, une excursion à Sorrente, etc. etc. S'il s'assoit à la table d'un café, devant une de ces délicieuses *granite* qui se dégustent comme un nectar, en un clin d'œil il est entouré de vingt petits marchands qui se succèdent devant lui avec leurs éventaires. Puis voici un orgue immense qui s'arrête devant le café. Il s'installe, et vous lisez avec terreur par devant, en lettres de huit pouces de hauteur : *la Figlia di Madama Angot*. Il joue, et des tourbillons de gamins dansent autour de lui.

Mais qu'est-ce que cela? Un coup de canon. C'est le fort Saint-Elme qui annonce huit heures. Tous les bourgeois napolitains, assis au café devant un verre d'eau claire ou même devant rien du tout, tirent leurs montres et les règlent. Dans le lointain, j'entends comme un torrent qui dévale, comme une course effrénée de poulains lancés à toute bride. Le

bruit se rapproche, et bientôt l'avalanche passe devant moi. Une centaine de grands et de petits drôles dégringolent la rue en tenant chacun sous le bras quelques numéros du journal populaire de Naples et hurlant sur tous les tons, depuis le soprano aigu jusqu'à la basse profonde : « Nuovi! nuovi! è uscito il *Pungolo*. Nuovi! nuovi! »

Où il faut aller encore, si l'on est curieux de voir sous toutes ses faces ce fourmillement prodigieux et tumultueux de la population napolitaine, c'est au quai de Santa Lucia et surtout à la strada del Porto qui, avec ses cuisines et ses *trattorie* en plein vent, ses marchands de tomates, de friture, d'eau glacée, sa multitude bariolée circulant sur les dalles humides et grasses, couvertes d'épluchures et de débris de toutes sortes, atteint le dernier degré de la saleté, du fouillis et de l'animation pittoresque. Quelle loquacité! quels yeux brillants! quels poumons robustes! quelle mimique expressive! La populace semble naître et s'épanouir d'elle-même entre les pavés! Fourmillement humain! ruissellement de lazaroni! génération spontanée de guenilles! Comme il doit être facile de mettre le feu à cette population toute pétrie de poudre! Jamais je n'ai mieux compris l'histoire de Masaniello qu'en parcourant le port de Naples; mais ce qu'il est difficile de comprendre, c'est qu'Auber et M. Scribe aient pu choisir Naples, — ou Portici, qui est son faubourg, — pour en faire la patrie de leur *Muette*. Il n'y a ni muet ni muette à Naples.

Il paraît que la mendicité est sévèrement interdite à Naples depuis le nouveau gouvernement. Qu'était-ce donc quand on lui laissait ses coudées franches! Les mendiants y pullulent, comme les insectes, et y montrent la même ténacité. Impossible de s'en débarrasser. Si vous avez le malheur surtout de répondre un seul mot, fût-ce pour lui dire une injure, à la gamine qui vous poursuit avec sa fleur, au va-nu-pieds qui vous traque avec l'éventaire dont il recouvre sa mendicité, vous êtes perdu. Ce mot en amène vingt, cinquante, cent, en façon de réplique. Ne vous fâchez pas, cela ne servirait à rien; la colère glisse sur la carapace d'impudence dont la



Quai de Sainte-Lucie à Naples.

canaille napolitaine est cuirassée en naissant. Vous n'avez d'autre ressource qu'un silence obstiné! Si vous feignez avec persistance de ne rien voir, de ne rien entendre, il y a chance pour vous de lasser l'insecte au bout de cinq à six minutes; mais prenez bien garde : le moindre signe, un clin d'œil, un mouvement d'impatience gâte tout. Souvent il n'y a pas d'autre moyen que de se résoudre à donner; mais, dit le sage et pratique Bœdeker dans son *Manuel du voyageur*, plus la pièce est petite, mieux cela vaut. Une mendicante qui venait de remercier avec effusion en recevant deux centimes, répondit une fois en recevant une pièce de dix sous : *Ma, signore, è molto poco.*

Au départ de chaque bateau, des êtres amphibies, demi-hommes et demi-marsouins, couleur de bronze antique, se livrent dans la mer, sous les yeux des passagers, aux ébats les plus fantastiques et les plus fatigants pour obtenir un sou. J'en ai vu y rester des heures entières, hurlant sans reprendre haleine : « Signor, macaroni, » se donnant des crocs-en-jambe, se faisant faire réciproquement des plonges accompagnés de culbutes, chantant des chansons extravagantes avec des bruits bizarres du gosier, des lèvres et du nez. Dès qu'un sou tombait à l'eau, tous à la fois plongeaient pour le rattraper au passage, et l'on voyait à la surface leurs pieds échanger de vigoureuses taloches, tandis que leurs têtes se cognaient à deux mètres plus bas.

J'ai souvent admiré l'infinie variété des synonymes dont se servent les Italiens, et spécialement les Napolitains, pour demander un pourboire. Les Orientaux ont *bakchich*, dont ils abusent, mais ils n'ont que *bakchich*. A Naples, on demande pour boire, pour la bouteille, pour le café, pour le macaroni, pour fumer, — *da bere, per la bottiglia, caffè, macaroni, fumata*, — sans compter les termes classiques : *la mancia* et *la buona mano*.

Quant au vol, il se pratique ici avec une égale supériorité sous les deux formes, la forme brutale et la forme civilisée. L'étranger est une proie sur laquelle tous se jettent sans vergogne. Les hôteliers l'exploitent si bien qu'il doit se trouver

heureux de les quitter en ayant encore sa montre. Le petit marchand le vole dans la rue, et le grand dans son magasin. Le prudent Bædeker vous avertit que vous devez vous envelopper à Naples d'une défiance toujours en éveil, que l'habitude de surfaire y est universelle, qu'il faut toujours commencer par rabattre moitié sur les prix qu'on vous fait, et que, néanmoins, si vous ne connaissez pas la valeur des objets, vous êtes sûr d'être trompé. Et avec quelles protestations de loyauté et de bonne foi! avec quels serments à l'appui! Dès que le petit marchand napolitain met la main sur son cœur et commence à parler de sa conscience, rabattez les deux tiers!

Vous prenez un fiacre à un cheval pour faire une course. Le prix du tarif est de soixante-dix centimes; encore n'était-il que de soixante centimes jusqu'à ces dernières années, où tout a renchéri à Naples dans des proportions étonnantes. Vous demandez au cocher : *Quanto?* Pour peu surtout qu'il ait remarqué à votre accent, à votre air, au *Guide* que vous portez sous le bras (il faudrait toujours cacher ces Guides qui vous désignent comme un butin à tout ce qui vit du voyageur), que vous êtes étranger, il vous répondra : Deux, trois, quelquefois cinq livres. Si vous vous récriez, en un clin d'œil vous voilà entouré d'autres cochers, de commissionnaires, de garçons d'hôtel, de gamins, qui tous vous expliquent, vous protestent, vous jurent que le cocher a raison, qu'il ne vous réclame pas un centime de trop. Mais ne vous laissez point démonter; exigez la présentation du tarif, ce qui terminera la discussion triomphalement pour vous. Alors, au moment où vous mettez les quatorze sous dans la main du cocher, tous ceux qui l'avaient si bien soutenu éclatent de rire; le cocher rit lui-même : il n'a pas réussi à vous voler, il ne vous en veut pas. Au contraire, vous êtes un malin, dont la considération est rehaussée à ses yeux; si, le jour suivant, il vous reconnaît quand vous passerez devant sa voiture, il vous appellera avec une inflexion de voix amicale, avec un air d'entente et de bonne humeur.

Le lendemain, dès huit heures du matin, j'étais à la cathé-



drale de San Gennaro. Gennaro, ce nom poétique qui, dans le drame de Victor Hugo, produit un si bel effet sur les lèvres de Lucrece Borgia, Gennaro veut dire simplement Janvier. L'immense et luxueuse chapelle placée spécialement sous le vocable du même saint, et qui forme une véritable église dans l'église, était déjà débordante de monde. Des milliers et des milliers de têtes s'agitaient sous les voûtes peintes à fresque par le Dominiquin, entre les sept autels, les quarante-deux colonnes et les bustes colossaux en argent des saints protecteurs de la ville. Un piquet de la garde nationale s'efforçait d'établir de son mieux, c'est-à-dire fort mal, un peu d'ordre dans cette bruyante cohue.

En jouant avec persévérance des pieds, des mains et des coudes, j'étais parvenu en une demi-heure, au risque d'être cent fois étouffé, au milieu de cet océan humain. En ce moment une trouée irrésistible se produisit. Deux jeunes gens se jetaient à travers la foule, faisant leur percée comme des boulets de canon, déterminés à arriver *quand même* aux premiers rangs et criant à haute voix : « Étrangers, Messieurs! Français! nous sommes Français, Messieurs! — *Francesi, signori!* » répétait un Napolitain qui les accompagnait. Par un phénomène inexplicable de compressibilité humaine, les corps sur leur passage rentraient les uns dans les autres de façon à laisser un passage où eût pu se glisser un chat et où nos deux intrépides, les habits presque en lambeaux, parvenaient à se faufiler. Une dame qui essayait de les suivre dut y renoncer après avoir eu son voile arraché et son chapeau foulé aux pieds dès les premières tentatives. Je me jetai résolument dans le sillon tracé par mes compatriotes, et après eux j'arrivai à la balustrade qui nous séparait de l'autel. Les surveillants placés de l'autre côté me tendent la main; quelques personnes obligeantes, — parmi lesquelles un de ces pick-pockets qui ne manquent jamais à la fête de saint Janvier, — me poussent par derrière, et me voilà de l'autre côté.

J'avais perdu dans la bagarre un mouchoir de poche et un étui de lorgnette, cueillis par l'obligeant filou. Je regrette de

ne lui avoir laissé qu'une si maigre moisson. « Gare à vous ! m'avait dit mon maître d'hôtel, et tenez pour certain d'avance que tout ce que vous laisserez dans vos poches extérieures, ne fût-ce que la valeur d'un centime, vous sera enlevé. » Je n'avais laissé qu'un mouchoir de poche et un étui; la prédiction de mon maître d'hôtel s'était vérifiée à la lettre.

Je venais enfin d'arriver dans le sanctuaire, séparé de la cohue par une barrière infranchissable pour elle. Mais il y avait là une autre foule, moins nombreuse sans doute et moins agitée, cependant très compacte : celle des privilégiés. Avec un peu de persévérance et d'intrigue, — les deux grands moyens de parvenir, comme on sait, — au bout de dix minutes je me trouvais en avant. Rendons d'ailleurs cette justice aux Napolitains qu'ils se prêtent avec le plus grand empressement à l'examen de leur miracle *national* (on peut l'appeler ainsi) par les étrangers. Je ne le jugerai pas; je raconterai simplement, avec une fidélité rigoureuse, ce que j'ai vu.

Un peu avant neuf heures, une rumeur immense et joyeuse s'élève de la foule. Le prêtre vient d'apparaître à l'autel, tenant la petite châsse qui renferme les deux fioles pleines du sang noir et coagulé de saint Janvier. Cette châsse d'argent est enfermée dans un reliquaire magnifique dont une clef est entre les mains du chapitre et une autre entre les mains des administrateurs laïques de la chapelle, de sorte qu'on n'y peut jamais toucher qu'avec le contrôle et la garantie les plus sévères. Le prêtre, la face vers le peuple, lui montre la châsse, au centre de laquelle, sous un verre, on aperçoit les deux fioles, une grande et une petite. Il la tourne et la retourne sans cesse entre ses mains, tandis qu'un autre prêtre, placé à côté de lui, tient un bougeoir derrière la châsse. Dans les mouvements continuels imprimés aux fioles, aucune parcelle du sang ne bouge et aucun rayon lumineux ne filtre au travers. Les deux fioles semblent contenir des morceaux de pierre d'une couleur brun foncé.

Pendant près de deux heures, de neuf heures moins dix environ à dix heures et demie passées, le prêtre qui tenait la

châsse ne cessa de la remuer ainsi sous les yeux du peuple que pour se retourner deux ou trois fois vers l'autel en annonçant qu'il allait réciter des litanies, auxquelles la foule s'associait aussitôt. Après quoi, il recommençait son fatigant exercice. Le miracle se faisait beaucoup attendre. De la chapelle et surtout des premiers rangs, occupés par les femmes du port de Naples, s'élevait un bruit continu, souvent aigu, parfois effrayant, qui tenait le milieu entre la prière et la clameur. Le seul cri que j'aie pu distinguer dans ce tapage confus, un peu inquiétant pour des gens du Nord, comme nous (ici le Nord est relatif), mais qui paraît tout naturel en ce pays où la foi a des vivacités singulières et traite le bon Dieu et ses saints très familièrement, c'était celui-ci, répété sans cesse avec une ardeur et une intensité croissantes : *San Gennaro, fa miracolo!*

De temps à autre, une vieille femme se levait (les premiers rangs sont assis) et adressait au saint, d'abondance de cœur, une prière débitée du ton le plus chaleureux et le plus pénétré. Tout le monde faisait silence pour l'entendre. Puis, dès qu'elle avait fini, les clameurs confuses s'élevaient de plus belle. On dit que ces femmes du peuple, quand le miracle se refuse trop longtemps à leur impatience, se laissent emporter à des menaces contre leur saint. Je ne crois pas qu'il y ait rien eu de pareil ce jour-là, mais simplement des instances, des prières débitées avec une fougue et une expansion bruyantes, qui ne tardèrent pas à s'élever jusqu'au paroxysme. Vers dix heures, en particulier, l'une des vieilles se mit à réciter les litanies, et ses compagnes lui répondirent en chœur sur un ton si véhément qu'il en semblait furieux.

Je plaignais la fatigue matérielle et morale du pauvre prêtre qui tenait la châsse et ne cessait de la tourner et de la retourner. Il l'approchait parfois de nous, et chacun, à grand renfort de lunettes et de lorgnons, examinait de son mieux, s'ingéniant à découvrir un commencement de liquéfaction. Enfin, tout à coup, après une dernière prière, le second prêtre, qui n'avait cessé non plus de tenir le bougeoir der-

rière la châsse, leva son mouchoir pour faire signe au peuple que le miracle venait de se produire. Une clameur prodigieuse ébranla les voûtes, et une pluie de fleurs vint tomber sur l'autel et sur nous. Le prêtre nous fit baiser rapidement la châsse, en nous l'appliquant d'abord sur la bouche, puis sur le front, puis sur la bouche encore. Mais cela fut si vite fait, et j'ai le malheur d'être si myope que je ne pus rien distinguer malgré tous mes efforts. Je fis part de ma déconvenue à mon voisin, — un Napolitain du plus haut rang, avec qui j'avais échangé quelques mots pendant la cérémonie, et qui s'était montré fort désireux de me convaincre. Il alla dire un mot au prêtre. Déjà celui-ci avait placé la petite châsse dans un grand reliquaire tout couvert de pierres précieuses, et la procession allait se mettre en marche pour le transporter solennellement au grand autel; après un léger mouvement d'hésitation, il la reprit et vint la placer solennellement sous mes yeux, me permettant de l'examiner à l'aise. Je pus constater alors qu'il s'était produit, dans le haut de la grande fiole, un commencement sensible de liquéfaction, constaté par la transparence qu'avait prise à cet endroit le sang jusqu'alors complètement opaque, et qui maintenant se laissait pénétrer par la lumière du bougeoir.

Voilà tout ce que je pus constater à ce moment.

Tandis que la procession se faisait, je sortis pour déjeuner aux alentours. En rentrant dans la cathédrale une heure après, je me retrouvai au milieu d'une affluence nouvelle qui se pressait devant le maître-autel pour baiser la relique du saint martyr, et, en m'approchant, je pus voir alors que le sang était *complètement* liquide (au moins dans la grande fiole, car je ne me souviens plus de la petite) et suivait tous les mouvements de la main du prêtre.

Le miracle s'est renouvelé pendant huit jours. Trois fois encore, jusqu'au dimanche 27 septembre, je suis revenu dans la matinée à Saint-Janvier; et chaque fois j'y ai retrouvé le même empressement, la même affluence, la même ardeur du peuple, les mêmes témoignages d'une foi naïve, sincère et profonde, quoique vraiment trop criarde et trop turbulente

pour nos habitudes. Mais à Naples il faut s'y faire, on crie partout et toujours. Je crois même que les Napolitains (je parle des gens du peuple) doivent crier en dormant, si la chaleur du sang et la malignité des insectes qui hantent la patrie des lazaroni leur permettent de dormir. Il suffit de voir une fête comme celle-là pour sourire des efforts que le protestantisme fait, dit-on, afin de gagner l'Italie, et des espérances qu'il a pu concevoir.

Il n'y a pas de ville au monde qui ait pour son patron une affection pareille à celle de Naples pour saint Janvier. L'absence du miracle à jour fixe serait considérée comme une calamité publique, comme l'annonce des plus grands désastres. A vrai dire, je ne suis pas bien sûr que saint Janvier ne passe pas quelque peu avant le bon Dieu dans l'esprit d'un certain nombre de ses fidèles. Si l'on veut mesurer toute la faveur dont il jouit et dont il n'a rien perdu depuis tant de siècles, à une époque où les royautés et les popularités s'usent si vite, il ne faut pas négliger, après avoir vu le matin la fête religieuse à la cathédrale, d'aller le soir voir la fête populaire dans les rues qui avoisinent le port. Il y a des lampions et des drapeaux à toutes les fenêtres. Le samedi soir 26 septembre, au retour d'une excursion à Pompéi, mon cocher passa par une enfilade de rues splendidement illuminées sur un parcours de près d'un kilomètre. C'était la rue de l'Annunziata, avec celles qui lui font suite. Des bannières, des tentures, des guirlandes de feuillages et de fleurs s'étendaient d'une maison à l'autre, et au centre de la rue pendaient d'interminables séries de lustres et de girandoles étincelant de feux. Le coup d'œil était féérique. La voiture avait peine à s'avancer au pas parmi la foule compacte et bigarrée qui se pressait autour de nous, et sur l'infernal tapage des marchands entassés le long des maisons ou dans l'embrasure des portes, des cochers criant gare et faisant piaffer leurs chevaux, des gamins glapissant sur un mode aigu, des mendiants psalmodiant leur appel à la charité publique, se détachaient joyeusement des vivats à l'adresse de San Gennaro.

Ces Napolitains ont du bon, mais ils font véritablement

trop de bruit; ils en font trop tard, et ils le recommencent trop tôt. Pulcinella est bien leur compatriote, mais ils sont encore plus turbulents que lui. Avec sa position admirable, son golfe sans rival et son soleil, Naples serait la ville la plus charmante du monde si elle n'était gâtée par les Napolitains. Encore sur le soleil demandé-je à faire entendre quelques réserves. Dans mes voyages en Égypte, en Espagne et en Italie, j'ai lancé plus d'une fois des *cris sauvages* et d'*insolentes clameurs* contre le dieu du jour, comme les *monstres barbares* dont il est question dans l'ode de Lefranc de Pompiignan, et j'ai souvent éprouvé l'envie d'écrire un *Paradoxe contre le soleil*. Il y aurait bien des vérités à dire à ce souverain trop flatté. On parle toujours des pays aimés du soleil, et l'on n'ajoute pas assez qu'il leur fait payer cher ses faveurs. Le soleil est le père de la lumière, des beaux horizons, des végétations luxuriantes, des fleurs et des fruits; mais il est aussi le père des insectes. Bædeker, homme de bon conseil, s'exprime sur ce point, dans l'Introduction de son *Guide en Italie*, en termes dépourvus d'artifice et dont la précision ne laisse rien à désirer :

« On tâchera, dit-il, d'avoir une couchette de fer, et on sera toujours muni de poudre à insectes (*polvere di Persia*), dont on saupoudrera son lit et sa chambre, même ses vêtements, surtout les bas et les pantalons. »

Vous voyez d'ici les horizons que ce conseil ouvre au voyageur. Il m'a fait rêver, mais j'en ai apprécié la justesse trop tard.

« La vermine, ajoute Bædeker sans gazer ses expressions, vous incommode partout *au plus haut degré*, surtout en été. Mais ce ne sont, *en général*, que des puces (ce que est adorable); les punaises ne se trouvent que dans les vieilles maisons les plus sales. (Hum!) Dans les mois d'automne, les cousins deviennent très importuns, et souvent ils empêchent de dormir; leurs piqûres occasionnent des tumeurs douloureuses. »

A qui le dites-vous, monsieur Bædeker?

Voilà un des produits du soleil, qu'on néglige générale-

ment d'énumérer à côté des aloès, des cactus et des oranges.

Il en fait bien d'autres, le soleil! C'est aussi le père des fièvres et des sueurs. Ah! que de fois, en mes excursions, parti le matin et recevant jusqu'au soir sur la nuque les flèches brûlantes du dieu du jour, j'ai maudit les poètes dont les adulations et les dithyrambes ont gâté le soleil! Que de fois, dévoré par lui jusqu'aux os, ébloui par son éclat implacable, aveuglé par ses rayons incandescents, desséché et fondu en même temps, liquéfié et vaporisé par cet astre splendide et cruel, j'aurais accepté avec soulagement la proposition d'être transporté sur-le-champ en Sibérie!

VII

EXCURSIONS ATOUR DE NAPLES ET SUR LE GOLFE

Jamais les traits du soleil n'avaient été plus cuisants que les deux jours où je suis allé visiter Pompéi. Il avait changé la ville des morts, encaissée entre ses montagnes de cendres, en une étuve, en une fournaise, où les dalles réverbéraient la chaleur comme des plaques rougies au feu. Dans de pareilles circonstances, une visite à Pompéi n'est guère moins accablante qu'une ascension du Vésuve.

On prend le chemin de fer pour aller à Pompéi, et ce n'est pas la moindre étrangeté de cette excursion. Le chemin de fer pour descendre chez les morts! Du reste, la voie qui conduit à Pompéi, comme celle qui conduit au Vésuve, à la ville engloutie et à la montagne mortelle, est bien la plus ravissante du monde. Impossible à un amateur d'antithèses de rêver un plus complet contraste. Partout des villages blancs, semés comme des perles sur un fond de verdure sombre; partout la vue d'un golfe d'azur, qui ne se dérobe un moment que pour reparaître ensuite plus éblouissant encore. Partout des horizons qui enchantent les yeux. Le village le plus souvent détruit, et obstinément rebâti sur les ruines de ses prédécesseurs en attendant une destruction nouvelle,

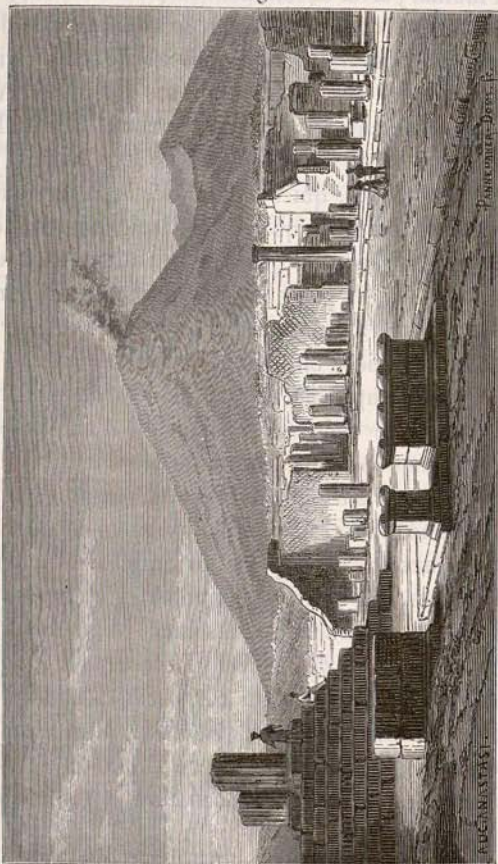
Torre del Greco, est précisément le plus joli et le plus riant de tous. Le soir de ma première excursion, un dimanche, au retour, j'y ai entendu les sons d'une musique joyeuse, accompagnée de sauts en cadence. Il y avait bal à Torre del Greco, et le mot de Salvandy m'est revenu à la mémoire : « C'est une fête napolitaine ; on danse sur un volcan. »

Du reste, le Vésuve est tout à fait gentil pour le moment. De loin il a l'air de fumer paisiblement une cigarette. Mais ne réveillons pas le volcan qui dort ; il se réveillera bien assez tôt de lui-même, et alors gare à la pauvre Torre del Greco ! Quelque jour vous apprendrez, en enlevant la bande de votre journal, que, comme en 1861, onze petits cratères se sont ouverts au-dessus de la ville, que les rues ont été défoncées, les maisons ébranlées et couvertes de cendre brûlante, le rivage de la mer exhaussé de près d'un mètre, etc. etc. Huit jours après, vous entendrez dire que ceux des habitants qui n'ont pas péri sont revenus et s'occupent à rebâtir leurs maisons en chantant. *Napoli fa i peccati, e la Torre li paga*, disent les Napolitains. « C'est Naples qui fait les péchés, et c'est Torre qui les paye. »

L'approche de Pompéi est signalée par l'apparition de petites collines de cendres à peine recouvertes d'un peu de verdure. Vous descendez à la station et n'avez qu'une centaine de pas à faire pour atteindre l'entrée des ruines. Un aveugle et sa femme parcourent incessamment ce court espace. Dès que le défilé des voyageurs commence, l'aveugle saisit sa mandoline ; sa femme le prend par le bras et glapit d'une voix aiguë et stridente : *La donna è mobile*, de Verdi. C'est au milieu de ce concert qu'on atteint le tourniquet. Quelle entrée dénuée de couleur locale !

L'hôtel Diomède guette les voyageurs au passage. Il y a une auberge au seuil de cette ville sans habitants ; que dis-je ? il y en a même cinq ou six. Les autres sont plus modestes et se trouvent du côté de la porte de Stabies. Vous trouverez là, au Raffaele, au Sole, des colonies d'artistes, surtout des artistes français de la villa Medicis, installés pendant des mois, joyeux, pleins d'activité et d'espoir, portant leur gloire

future dans leur pauvreté présente et payant royalement quatre francs de pension par jour. L'excellent hôte du Sole, en me revoyant pour la seconde fois, guigne en moi un client, un artiste. Il me soigne, entame la conversation et



Pompéi. — Forum triangulaire.

m'exhorte à m'établir chez lui plutôt que de dépenser mon argent à Naples. Le digne homme me détaille, en termes persuasifs, tous les avantages dont je jouirais dans son établissement; il me vante surtout ses vins de Gragnano et du Vésuve, et me gorge de *douceurs* pour me séduire.

Ne craignez pas, lecteur, que je vous promène dans Pompéi de rue en rue, depuis le nouveau musée jusqu'à la voie des Tombeaux, et de l'amphithéâtre à la maison de Pansa, ou du poète tragique. Il faisait si chaud que, pendant trois heures au moins, j'errai absolument seul dans les rues étroites et sur les énormes dalles défoncées de la ville sortie de terre, entre ces pans de murailles qui ont abrité une civilisation disparue depuis des siècles comme leurs habitants. Au bruit de mes pas, répercutés par l'écho sonore, des milliers de lézards s'enfuyaient de tous côtés, et, de loin en loin, un gardien en costume blanc, qui sommeillait dans un coin, levait indolemment la tête. Lorsqu'on s'est isolé du monde actuel au milieu de ces ruines, et que l'imagination, excitée par ce prestigieux décor, est parvenue à exhumer les hommes qui vivaient là en l'an 79, comme on a exhumé les pierres, rien n'est plus bizarre que d'être tout à coup tiré de son illusion par la rencontre imprévue de quelque gardien en habit de soldat, qui sort, le cigare à la bouche, d'une maisonnette qu'on lui a bâtie auprès du temple de Mercure.

Mais c'est le soir surtout qu'il faut entrevoir Pompéi, à la clarté de la lune. Je l'ai contemplé longuement de la grande route, à quelques pas de la porte de Stabies. Le chemin domine les fouilles; le regard y plonge et les embrasse sur une vaste étendue. Les formes se dessinent vaguement dans la pénombre et prennent des aspects fantastiques. Une mélancolie profonde est répandue sur cette scène. Au loin circulait lentement une lumière, — sans doute le falot d'un gardien faisant sa ronde. On eût dit l'âme de Diomède ou de Pansa revenant visiter les débris de sa demeure et y rechercher ses trésors.

A la suite de ma deuxième visite, qui avait eu lieu dans la matinée, j'ai fait une excursion à Castellamare. A la porte de Pompéi se tiennent toujours une foule de voiturins pour Castellamare, Sorrente, Torre, Annunziata; d'ânes et de chevaux pour le Vésuve. Mais les trente-six degrés marqués impitoyablement par le thermomètre m'ont interdit l'excursion du volcan. Particulièrement laborieuse et pénible en tout temps,

surtout pour le touriste affligé d'un commencement d'obésité, l'ascension du Vésuve pouvait devenir mortelle par une semblable température, et elle l'était devenue quelques jours auparavant pour un Allemand qui, monté avec deux camarades, n'était redescendu que couché sur le dos d'un mulet et avait rendu le dernier soupir avant d'atteindre l'auberge. Ce récit n'était pas de nature à m'encourager. C'est pourquoi je laissai le volcan fumer sa cigarette à son aise, et je bornai mon ambition à un but plus modeste.

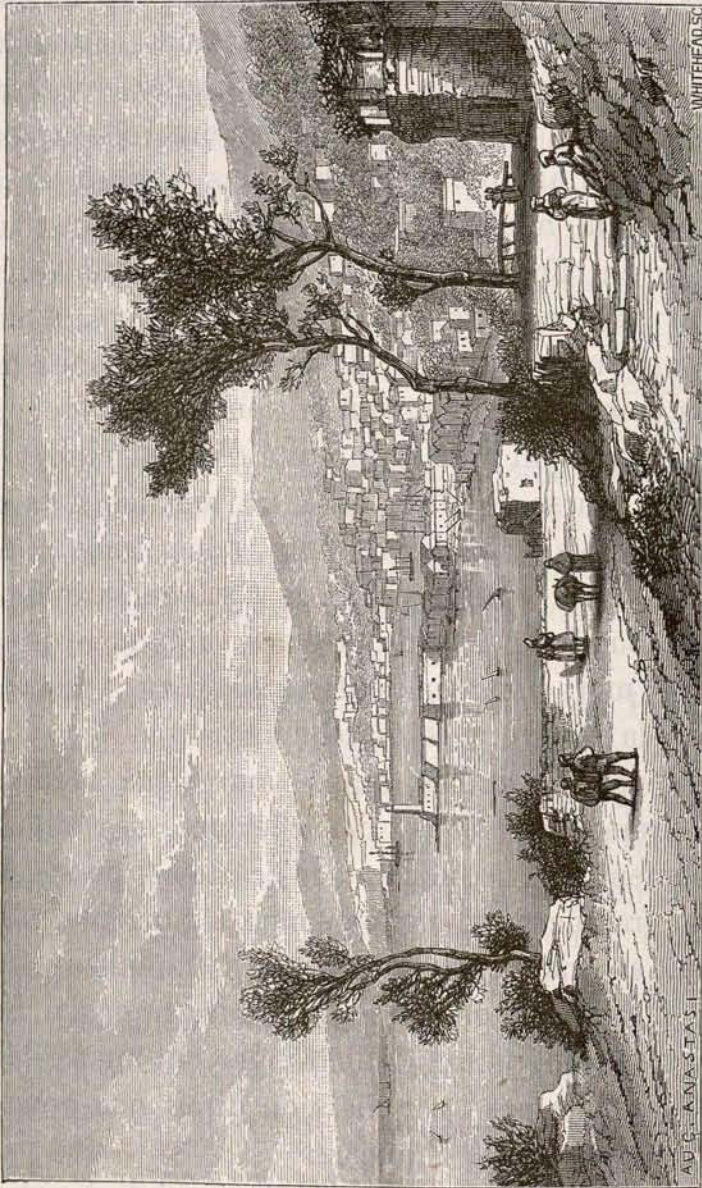
Le cocher qui m'offrait ses services me demandait cinq lires. Je lui en offris deux, qu'il accepta aussitôt avec empressement, sans embarras et sans fausse honte. Il fut charmant le long du trajet, plein d'entrain et de bonne humeur, et bavarda comme une pie, tout en fouettant à tour de bras son cheval, qui allait avec la rapidité d'une flèche.

Après une course de Mazeppa à travers des flots de verdure et des points de vue ravissants, nous fîmes une entrée triomphante sur la grande place de Castellamare. Immédiatement, de tous les points de la place, une nuée de gens se précipita sur moi; cinq mendiants se disputaient pour abaisser le tablier de la voiture et le marchepied, trois décrotteurs me saisissaient par les jambes, quinze autres me tiraient par le bras, m'offraient des ânes, des chevaux, des calèches. Je vis le moment où ils allaient m'écarteler pour emporter chacun un fragment de ma personne à Sorrente. Tout cela se démenait en criant dans un français de fantaisie : *Mossiou! Mossiou!* C'est une rage par ici de parler français. Les gens qui vivent de l'exploitation de l'étranger ont un véritable flair pour le deviner au passage; mais on dirait que pour eux un étranger est toujours un Français.

Je me précipitai dans un café; le tourbillon m'y suivit. Impossible de m'en débarrasser. Plus je me fâchais, plus ils redoublaient d'obséquiosité. Enfin je pris le parti d'un silence opiniâtre; au bout de vingt-cinq minutes, il n'en restait plus qu'un, lequel, blotti dans un coin, épiait chacun de mes mouvements, et, dès que je levais les yeux, portait immédiatement la main à sa casquette, en faisant des gestes sup-

pliants. Au bout de quarante minutes, je le fis mettre à la porte par le garçon.

Dès lors je me croyais libre; mais, après avoir payé, je vis



Castellamare.

qu'ils étaient groupés en rond sur la place, devant le café, attendant la sortie du noble étranger, du milord français qui était arrivé en équipage si fringant et avec un cocher faisant si bien claquer son fouet. En m'apercevant, le groupe s'ébranla. Je rentrai aussitôt. Le garçon eut pitié de moi et me

montra une porte dérobée qui me permit de m'esquiver par derrière.

Grâce à ce subterfuge, je pus me promener à peu près en paix sur la plage pendant quelques minutes, et y voir sous un nouvel aspect ce golfe merveilleux dont l'œil ne se rassasie pas. Les bateliers furent moins insupportables que les cochers. Mais il s'agissait maintenant de monter à la Villa reale, située sur la hauteur qui domine Castellamare, et au château qui porte le nom étrange, mais caractéristique, de *Quisisana* (ici l'on guérit). Le garçon, toujours compatissant, m'enseigna une rue transversale pour rejoindre, sans passer par la place où m'attendait l'ennemi, les sentiers escarpés et les allées plantées de châtaigniers magnifiques qui conduisent au parc royal. Mais, au moment où je traversais d'un pas rapide, en me croyant protégé par la distance, la rue qui part de la place, une vigie me signala, et j'entendis aussitôt le bataillon qui s'ébranlait pour se mettre à mes trousses.

La peur me donna des ailes : j'essayai de me dérober par une fuite rapide ; mais toute la cavalerie caracolait vers moi, se rapprochant de plus en plus, et quinze voix criaient en même temps : *Mossiou! Mossiou!* Ils arrivaient comme un tourbillon, comme une trombe. Je vis bien qu'il fallait prendre un grand parti, et, me retournant avec une résolution froide, la canne en arrêt, je fis face à l'ennemi. En me voyant l'air si déterminé, si terrible, si tragique, ils s'arrêtèrent, indécis. L'un d'eux essaya pourtant de me pousser son âne entre les jambes ; l'âne reçut un coup de canne sur la tête. C'est ainsi que l'innocent paye pour le coupable : *Napolitano fa i peccati, e l'asino li paga*. Ce coup de force fut le signal de la débandade. Après un silence de consternation, elle commença, accompagnée d'un torrent de syllabes sonores qui pouvaient bien être des injures, mais que mon ignorance du dialecte napolitain me permit d'entendre avec une sérénité impassible.

Le château de Quisisana vaut peu la peine d'être vu ; son parc, au contraire, qui sert de promenade publique, par la

beauté de ses grands arbres, de ses fontaines, de ses points de vue, demanderait des charretées d'épithètes et de descriptions. Il faudrait écrire au bas de toutes les vues du golfe de Naples ce que Voltaire voulait qu'on écrivît au bas de chaque page de Racine : « Admirable ! » On ne se lasse pas d'en jouir, mais on se lasse d'en parler.

Une excursion classique, que ne manquent jamais les visiteurs de Naples, est celle de l'île de Capri, la Caprée de Tibère. Un bateau à vapeur fait le service deux ou trois fois par semaine, en relâchant à Sorrente, pour la somme peu modique de douze francs.

Je ne décrirai pas le trajet : il est d'une beauté indescriptible. Avant d'aborder, le bateau s'arrête vis-à-vis des côtes escarpées, et de petites barques s'en approchent. Elles recueillent chacune quatre ou cinq voyageurs, et font force de rames vers une excavation naturelle creusée dans le roc. La voûte est basse ; il faut se coucher à plat ventre pour ne point se heurter le front. Quand on se relève, on est dans *la grotte d'azur*.

La grotte d'azur vaut vraiment une visite. L'eau y est d'un bleu fantastique, malgré l'obscurité profonde. On se croirait entré dans une caverne de fées. Les parois des rochers, les barques, les bateliers, les visiteurs prennent des aspects de l'autre monde. Un pauvre diable, drapé dans un peignoir, se tient debout sur la rive étroite au bout de la grotte, et vous offre de se jeter à l'eau pour quelques sous. Tandis qu'il nageait autour de nous, son corps, éclairé par la lumière répandue dans la masse des vagues, paraissait d'une blancheur éblouissante et comme argenté ; mais sa tête, élevée au-dessus de l'eau, ressemblait à celle d'un nègre. Cette île étrange de Capri est ainsi toute percée de trous mystérieux, dans chacun desquels la vague prend une couleur différente. Il y a notamment encore la grotte blanche et la grotte verte ; mais l'accès en est difficile, et les touristes consciencieux et peu pressés sont les seuls qui leur fassent visite.

On ne peut aborder Caprée que par un ou deux points. Le bateau y séjourne environ deux heures et demie, que la plu-